

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

157

quatorzième année

janvier 1967

TARIF DES ABONNEMENTS

| | 1 an | 6 mois |
|---|--------|-------------------|
| France, Italie, Communauté Française .. | 38 F | 19 F |
| Etranger | 50 F | 25 F |
| Abonnement de soutien : 1 an : | 45 F | — Etranger : 60 F |
| Abonnement d'Honneur : | 100 F | |
| Le numéro : | 3,50 F | |

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1967 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1967. N° 392 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATORZIÈME ANNÉE

JANVIER 1967

SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| Une morale homophile, par ANDRÉ BAUDRY | 5 |
| Homosexualité et hormones sexuelles, par SERGE TALBOT | 11 |
| Un jour, près du port..., par YVES CERNY | 18 |
| Gide et l'amour grec, par PHILIPPE de CHARMAILLES | 26 |
| Par un soir d'automne ou d'hiver, par ANDRÉ CLAIR | 33 |
| L'amoureux du Palais Royal, poème de PIERRE BELLIARD | 4 |
| LIVRES : | |
| La contraception au service de l'amour, du Dr LAGROUA WEILL-HALLÉ | 43 |
| Que la vie est une fête, de Marcel JOUHANDEAU | 44 |
| La ville et les chiens, de VARGAS LLOSA | 46 |
| THÉÂTRE : | |
| A propos d'une reine d'Angleterre, par Françoise d'EAUBONNE | 48 |

L'AMOUREUX DU PALAIS ROYAL

- *L'Ami n'est pas venu dans le petit jardin,*
- *Pourquoi fait-il si froid au Palais Royal ?*

- *Je ne pourrai jamais retenir les fibres de son cœur*
- *Si je capte au passage l'empreinte de son corps.*
- *Je ne reverrais plus son visage, et ses yeux, cette lueur,*
- *Toute trace est un rêve sous la coupe du temps.*

- *Il ne m'a peut-être pas vu dans le jardin ?*
- *Pourquoi fait-il si noir au Palais Royal ?*

- *Mille et mille pigeons, roucoulante volière,*
- *Attisent mon chagrin sur ce banc de l'oubli,*
- *Je n'ai plus la force d'inventer des mirages*
- *Pour figer une larme sur leurs becs d'airain.*

- *C'est fini, l'ami a ravagé le petit jardin*
- *Pourquoi ce vide et ce silence au Palais Royal ?*

- *La dernière feuille de l'automne hésite sur la branche*
- *Je récolte le fruit mort de mon amour malade.*
- *Il n'y a plus de feu sous la chair des statues,*
- *Je suis seul, désarçonné d'un manège en folie...*

- *Le petit jardin est bien trop grand pour ma peine,*
- *Je ne veux plus savoir s'il subsiste une ombre au Palais*
[Royal !]

PIERRE BELLIARD.

UNE MORALE HOMOPHILE

par ANDRÉ BAUDRY.

Il nous est souvent reproché, dans les revues homophiles, dans nos entretiens et nos conversations, de toujours parler de nos droits et jamais de nos devoirs.

Pour la plupart de ceux qui nous observent, nous examinons, nous étudient, même avec une certaine bienveillance, ce qui les frappe toujours c'est notre absence de toute morale, de toute contrainte, de toutes règles de vie. Nous serions « sans morale ».

Nos vies sont légères, instables, dissolues, frivoles, sans assise, sans « colonne vertébrale », vécues au jour le jour pour la satisfaction du moment.

Nous nous gargarisons des mots d'amitié et d'amour, sans jamais pratiquer l'amitié et l'amour avec leurs exigences propres.

Quant à la fidélité de nos sentiments, autant ne pas l'évoquer !

Je pourrais continuer cette description en soi, pendant longtemps : elle est le régal des auteurs qui, depuis de nombreuses années, ont voulu consacrer de leur temps à nos vies.

Comme les chansonniers de Paris qui depuis 50 ans n'ont pas varié dans leurs imitations de l'homosexuel, alors que depuis bien longtemps déjà cette espèce de ridicule homosexuel a quasi disparu.

Mais pour certains, on le sait, un curé d'Uruffe est multitude, tous les commerçants sont des voleurs, tous les professeurs sont injustes, et la liste est sans limite.

Que certains homophiles — et, obligatoirement, les plus voyants — soient sans morale, nous ne le nieront pas, il y a de très nombreux individus — et c'est même la majorité — qui ne sont pas homophiles et qui n'ont pas de morale.

Mais, je sais, je l'ai souvent écrit en cette revue, c'est ma conviction, l'homophilie se doit d'avoir une morale, les homophiles se doivent d'avoir une morale.

Toutes les associations homophiles qui existent dans le monde se sont données pour mission de mieux cerner cette morale, de l'enseigner aux homophiles.

Comme l'écrit justement un sexologue italien qui a consacré un livre aux problèmes sociaux et légaux de l'homophilie, Gino Olivari : « *Arcadie* préfigure la formation d'une conscience morale des homophiles tant en ce qui regarde leur vie privée que leur comportement dans la société ».

Quelle est donc cette morale ?

Il n'est nullement question, comme l'écrit par exemple le Dr Eck, du « laisser-faire, laisser-passer ».

L'homophile a des devoirs vis à vis de lui-même.

Certes, son homophilie étant sa vie, marquant sa vie, il ne saurait s'épanouir que dans l'exercice de sa vie homophile. Brimer, contre-carrer, annihiler son homophilie est son suicide, tant spirituel que physique. Il gonfle le nombre des homophiles névrosés, déséquilibrés, qui ne recouvrent la paix que lorsqu'un bon psychanalyste les dépouille de ce superflu, met son homophilie à nu, et lui permet de la vivre, dans la tranquillité.

L'exercice de cette homophilie sans frein, sans contrainte, et je veux surtout dire, bien sûr, sans aucun contrôle des sens et de leurs appétits, ne peut être la meilleure formule pour vivre bien et vivre heureux. Il y a les obsédés par manque, il y a les obsédés par rassasiement. L'homophilie comme l'hétérophilie connaît ces deux groupes d'individus. On parle trop souvent de l'homophile « coureur », qui, partout, dès qu'il est dans la rue, au spectacle, au bureau, au repos encore, ne voit que ce qui pourrait être dans son lit, n'a plus comme sujet de conversation que le récit de ses exploits ou de ses envies. On oublie trop vite et trop facilement les jeunes et les moins jeunes hétérosexuels qui n'ont d'autre préoccupation que de suivre les femmes, les agacer, les exciter, et faire la cour à dix à la fois, sans compter ceux qu'ils laissent enceintes.

Arcadie place trop haut la sexualité et tout ce qu'elle représente, communion des âmes et des corps, celle du corps n'étant que l'actualisation de l'amour spirituel, du bien voulu à l'aimé, du don de soi à l'aimé, pour prôner le galvaudage de la sensation érotique.

L'homophile, qui se sait homme et qui se veut homme, gouverne sa sensualité. Période haute, période basse, c'est normal, heures de crise, heures de déchéance même, heures de caprices, d'amusement, soit. Mais, toujours, il devra revenir à l'essentiel de son existence, qui n'est pas de se vautrer uniquement dans les rencontres charnelles.

Il ne donne à sa sexualité que la place qu'elle doit occuper, cette hiérarchisation dont j'ai si souvent parlé dans cette revue, et qui est la condition *sine qua non* de tout bonheur profond et durable.

C'est pourquoi — je le répète ici — il est trop facile de condamner l'homophile adulte de certains de ses excès, du manque de volonté, alors qu'à l'âge où ses désirs et ses passions se sont révélés, notre très hypocrite société l'oblige à se débrouiller tout seul, à se connaître lui-même vaille que vaille, à ne pouvoir demander conseil et aide à personne, et s'il n'est pourvu par le ciel que d'un mince caractère, à se laisser aller à tous les plaisirs, que cette société qui condamne après, lui donne à profusion.

Et je ne pense pas que ce soit une méthode parce que l'homophile est condamné, brimé, parce qu'il est parfois difficile de trouver des partenaires, de se permettre tout quand l'occasion se présente.

C'est l'enfant qui se rendra malade de pâtisserie, parce qu'il en est privé chez lui, le jour où il a quelque argent en poche. L'homophile se doit de n'être plus cet enfant.

Sans aller jusqu'à dire qu'il y a de la joie et de la fierté dans le refus de ses facilités, de ses rencontres furtives et rapides, on peut dire que l'excès n'apporte pas dans la majorité des cas le bonheur véritable. Qu'il soit très difficile, presque surhumain, à nombre d'homosexuels de diriger leur sexualité, c'est vrai, je le sais par les innombrables confidences reçues, et qu'on me comprenne bien, sous prétexte de morale, il n'est pas dans mes intentions de prêcher chasteté ou continence. *Arcadie* n'est pas faite pour cela, puisqu'aussi bien notre rôle, au contraire, est de permettre à tous les homophiles de s'épanouir le mieux possible pour atteindre le bonheur, avec y compris les chemins de l'érotisme et de la sexualité.

Mais on ne m'empêchera jamais de dire, même dans un milieu homophile, que ce gaspillage sensoriel et sexuel n'est pas une bonne méthode pour vivre heureux.

Je souhaite ardemment à tous mes amis homophiles de savoir organiser leur vie de telle façon que tout soit en

ordre, tout à sa place, étant encore une fois entendu qu'il n'est nullement question de mettre au dernier rang l'amour ou plutôt le désir.

L'homophile en tout cas qui ne met jamais de sentiment, de tendresse, d'idéal, de grandeur dans chacune de ses rencontres quotidiennes, est à plaindre. Il se prive de beaucoup de plaisir, de joie; il est bien égoïste d'en priver son partenaire qui souvent peut en avoir plus faim et soif que de volupté.

D'ailleurs, même cet homme-là, certains jours, aspire à cette union où tout serait présent, et où cette addition de tout ce qui le fait homme comme son partenaire, accroîtrait son plaisir et sa joie.

C'est donc dire, arrivé à ce point de mon exposé, que l'homophile est responsable de sa vie, de sa sexualité, même si l'homophilie est sa nature, son « moi » le plus sacré, le plus intouchable.

C'est ce qui fait sa grandeur, sa beauté, son intérêt. Nous devons assumer notre homophilie comme tout ce qui fait et compose une vie d'homme.

*

**

On a pu dire, très souvent, que certains défauts très caractéristiques étaient l'apanage des homophiles. Je pense particulièrement à l'« instabilité ». L'instabilité dans le travail n'est pas plus fréquente que chez les autres individus. Si beaucoup de jeunes homophiles changent souvent d'emploi, il en est de même des autres; en sont responsables l'éducation, les études, le manque de formation professionnelle, la famille, l'état.

S'il s'agit de l'instabilité dans l'amour, c'est plus vrai. J'aurai l'occasion d'évoquer cet aspect de la vie homophile en consacrant un article au « couple » homophile. (On dit assez que la pérennité des amours homophiles n'est pas.)

On reproche encore beaucoup aux homophiles de dramatiser à plaisir leur vie. Ils aimeraient la tragédie, la créeraient, l'entreindraient. Aux homophiles qui viennent se plaindre auprès de moi de leurs diverses difficultés de vivre à cause de leur homophilie, je m'applique toujours à leur montrer l'exagération de leur jugement.

Que pour beaucoup d'homophiles la vie soit lourde, pénible, c'est vrai.

Une fois encore, faudrait-il rappeler les cas douloureux de l'homophile marié, chrétien, pédéraste, en butte à sa famille, au chantage, qui perd son emploi, qui passe devant les tribunaux, qui ne s'accepte que mal, qui vit seul, à Paris, comme dans une petite bourgade de l'Ariège ou de la Lozère ?...

Ah, non, je ne saurais oublier ce long pèlerinage des malheureux, des malchanceux, des éprouvés, des tristes, des craintifs, des tourmentés, des persécutés. Et qu'ils sachent bien, tous et chacun en particulier, qu'*Arcadie* travaille pour leur donner un peu de soleil, pour les rassurer, pour les convaincre à porter le lourd et doux poids de leur homophilie... en pleine conscience, en pleine responsabilité... car c'est avec cette claire conscience, cette nette responsabilité, qu'ils vivront... et non pas dans la récrimination, la désolation, la haine, l'anéantissement d'eux-mêmes.

Pas questions d'être fiers, mes amis homophiles, mais il est question d'être ce que nous sommes, à la face du monde, puisque notre homophilie à l'instar de tout ce qui est humain, à aussi ses heures de beauté, de tendresse, d'amour, d'héroïsme et de sainteté, eh oui, pourquoi pas ?

Notre consigne est donc : *Clairvoyance*.

Les homophiles à côté des autres hommes, c'est la ligne de conduite qui fut écrite dès le numéro 1 de cette revue.

C'est dire qu'ils ne veulent pas ignorer la morale, s'ils veulent l'adapter à leur cas, non pour la rendre facile, mais pour tenir compte de leur particularisme.

C'est dire que la plupart d'entre eux ont une morale, pratiquent « la » morale. Etant entendu, une fois encore, que ceux qui la pratiquent la mieux et la plus quotidiennement, sont ceux-là mêmes qui ne sont point connus des magistrats, des médecins souvent, de la masse en tout cas.

Ils savent que la sexualité n'est pas tout dans la vie, même si chez certains c'est ce qui apparaît le plus. Les milliers, les dizaines de milliers d'homophiles en France, les millions d'homophiles dans le monde, qui occupent « toutes les allées du pouvoir » comme le dit, il y a quelque douze ans celui qui écrivit « La psychanalyse de Paris », et qui accomplissent leur devoir d'homme le prouvent.

Une morale humaine, à la mesure de l'homme; une morale qui pourrait se permettre d'être plus sévère envers les homophiles si elle ne commençait en son nom à tout compliquer pour les homophiles.

Une morale du possible, compte tenu des conditions de vie de la plupart des homophiles. Mais une morale, nous sommes bien d'accord.

Si *Arcadie*, qui par certains seraient bien vite jugée comme école de démoralisation, n'avait, dès 1954, rassemblé des milliers d'homophiles pour qui vivre est la plus merveilleuse destinée qui soit, pour qui vivre avec douceur, en paix avec ses voisins comme en paix avec soi-même, est la règle quotidienne, si, *Arcadie*, dès janvier 1964, ne s'était placée à un certain niveau, là où la morale est, *Arcadie* ne serait plus.

Comme l'a écrit, il y a bien longtemps, un jeune arcadien, devenu depuis un précieux collaborateur de cette cause : « J'aime votre revue qui a un ton janséniste » !

On comprend ce qu'il voulait dire.

Jamais, sous quelque pression que ce soit, nous ne dévierons.

Persuadé, que je suis personnellement, que c'est ainsi que je rends le plus de service à l'homophilie, aux homophiles, et par ricochet, à la société.

ANDRÉ BAUDRY.

P.S. : Nos lecteurs auront rétabli le vers grec cité par le Docteur Eck dans notre n° 156. Ils nous excuseront de la confusion avec laquelle ce texte fut reproduit. Que le Docteur Eck ne nous en tienne pas rigueur.

A. B.

HOMOSEXUALITÉ ET HORMONES SEXUELLES

par SERGE TALBOT.

« Et vous ? demanda Zazie,
vous l'êtes homosessuel ? »

Raymond QUENEAU.

L'homosexuel n'est pas responsable de son être. Il n'a pas choisi à un moment mystérieux de sa vie d'être homosexuel — comme veulent le croire les existentialistes de notre temps et les Jésuites du temps de Pascal : « *A la place du pouvoir prochain et de la grâce suffisante on parle maintenant de projet originel de la personne et de choix ontologique fondamental... Seul a changé le vocabulaire.* », note Clément Rosset dans son introduction aux *Provinciales* (Collection « Libertés », J.J. Pauvert).

Bien plus profond que ces bons philosophes, saint Augustin enseigne : nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu. *Quid habes quod non accepisti ?* Telle est l'homosexualité : un don parmi d'autres, plus précisément un présent de notre hypophyse, selon une théorie à laquelle les récents travaux d'une université californienne, celle de Stanford, donnent un regain de faveur. Le désir sexuel n'est pas personnel, il est hormonal.

Les rapports constants qui existent entre les sécrétions internes et la psychologie affective sont étudiés par la psycho-physiologie qui distingue entre les hormones (étymologiquement : j'excite) qui déclenchent des excitations fonctionnelles et les chalone (étymologiquement : je ralentis) qui se manifestent par une dépression fonctionnelle.

Des jeunes filles, au rebours de Coccinelle, présentent un virilisme surréal, lié à des altérations de la cortico-surrénale. Dans les formes particulièrement nettes de ce

virilisme, on constate la disparition des règles, un développement du système pileux avec topographie masculine, une hypertrophie des organes génitaux externes qui prennent une apparence virile, un changement de la voix qui devient grave, un accroissement de la force musculaire, une modification de l'humeur qui devient violente et batailleuse, la disparition ou l'inversion de l'instinct sexuel. Les glandes surrénales interviennent dans les manifestations de ce virilisme et dans les inversions sexuelles qui l'accompagnent. La glande pinéale ou épiphyse, en laquelle Descartes plaçait audacieusement le siège de l'âme, exerce une fonction inhibitrice sur le développement des testicules et de l'instinct sexuel.

Ne voit-on pas déjà par là que la génération de l'individu, « esprit » compris, est un processus purement physiologique ? Comme le disait Diderot avec humour, dans son *Entretien avec d'Alembert* : « Mangez, digérez, distillez dans le vase permis et qu'un homme soit engendré dans les règles de l'art. »

L'exemple le plus net de rapport étroit entre une fonction psychique et une fonction endocrinienne est celui qui existe entre les glandes testiculaires et l'instinct sexuel, entre les corps jaunes périodiques et l'amour maternel.

On sait depuis longtemps que la castration des mâles et des femelles détermine des troubles morphologiques caractéristiques. A Mille de l'Espinasse qui se demande si l'homme n'est pas « *que le monstre de la femme ou la femme le monstre de l'homme* », Théophile de Bordeu, praticien célèbre et collaborateur de l'Encyclopédie, fait remarquer : « *que la femme a toutes les parties de l'homme, et que la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans; qu'un fœtus femelle ressemble à s'y tromper à un fœtus mâle;... qu'il y a dans l'homme depuis l'anus jusqu'au scrotum, un intervalle qu'on appelle le périnée, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une vulve faufilée; que les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe; que les eunuques n'en ont point, que leurs cuisses se fortifient, que leurs hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent, et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la conformation caractéristique de l'autre. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en*

femmes, se rangent parmi elles sur les chariots, s'accroupissent pour pisser, et en affectent les mœurs et les usages... » (Diderot : *Rêve de d'Alembert - Ecrits philosophiques*. Coll. « Libertés » J.J. Pauvert)

Si on extirpe les testicules de la grenouille, le réflexe d'embrassement qui caractérise la période du rut disparaît en même temps que l'instinct génésique : le mâle est devenu indifférent à la femelle. A cette grenouille châtrée injectons des extraits testiculaires provenant d'une espèce quelconque, — batraciens, oiseaux ou mammifères — le désir génésique reparaît et avec lui le réflexe d'embrassement.

Injectons à des coqs châtrés ces mêmes extraits testiculaires : sous cette influence ils reprendront tous les caractères sexuels — crête, barbillons, chant et instinct sexuel —, dont la castration avait déterminé la disparition. Ces caractères régressent de nouveau avec la cessation des injections.

Si l'on pratique l'ovariotomie chez une poule, on provoque un développement tout à fait masculin des ergots et du plumage, dont les sécrétions ovariennes fonctionnant comme chalcones, empêchaient l'apparition. Greffons maintenant des testicules de coq à cette chapone, opération facile chez les oiseaux : elle se met à chanter et acquiert le caractère batailleur et les instincts du mâle.

Les hormones sexuelles entretiennent par voie nerveuse l'excitabilité des organes sexuels dont elles ont déterminé le développement. Dans son *Traité de Psychologie*, Dumas écrit que : « *le désir sexuel apparaît alors comme la conscience des mouvements qui s'ébauchent par intermittence dans les organes en question, sous l'influence d'excitations locales ou de représentations* ». Le problème de l'instinct génésique se réduirait à un problème de chimie hormonale et d'excitation fonctionnelles. « *Que le lecteur supprime par la pensée, l'une après l'autre, toutes les manifestations physiques qui accompagnent le besoin sexuel. Que restera-t-il ?* » demandait déjà Ribot. L'homosexualité paraît alors organique et semble dépendre des sécrétions endocriniennes. Ce n'est pas une faute mais une vocation de la nature.

Cependant les injections de testotérone ne modifient pas les goûts des homosexuels. L'homosexualité n'est pas décelable par un examen physiologique : « *La seule chose virile qu'il eut en lui, la décence lui interdisait de la montrer* ». (*Nisi nihil aliud virile, sexus esset*) (Lichtenberg).

C'est tout ce que peut dire le physiologiste après l'examen d'un homosexuel.

Aussi le Professeur Jean Delay, s'appuyant non sur l'expérimentation animale mais sur la méthode pathologique, est-il amené à voir en toute fonction psychique une hiérarchie de structure, et à retrouver cette loi dans l'organisation de l'instinct sexuel.

« *L'instinct sexuel, écrit-il, est fait come les autres instincts d'une infrastructure biologique et d'une suprastructure sociale, répondant à un processus infiniment complexe de socialisation et de spiritualisation des tendances. Pas plus que l'appétit n'est le suc, la sexualité n'est la testotérone. Les innombrables dissolutions de la sexualité que nous observons en clinique humaine ne sont qu'exceptionnellement explicables par des déséquilibres hormonaux.* »

La liberté humaine en ce domaine étant le fondement de l'idée de péché, cette conclusion apportait la paix aux consciences pharisiennes et réduisait le témoignage des homosexuels, affirmant qu'ils aiment non selon leur gré mais suivant leur nature, à laquelle ils ne peuvent qu'obéir. Le caractère provisoire de la conclusion de Delay apparaissait quand on la rapprochait de la théorie que le même auteur acceptait quant à l'émotion. Avec Dumas il décrivait l'émotion comme étroitement dépendante des centres de la base du cerveau. Or si, en accord avec cette théorie psychophysiologique de l'émotion, l'on définit la tendance, avec Ribot, Paulhan et Dumas, par la conscience des mouvements commencés, n'est-il pas logique d'appliquer au cas du désir sexuel la conception organique des émotions ? Ne laissons pas la psychanalyse devenir un prétexte pour justifier les préjugés conformistes. Le cher, le grand René Crevel avait raison de dénoncer, dans *Le Clavecin de Diderot*, ce phénomène de détournement des découvertes de Freud : « *Au contact de certains doigts, les rares occasions de bonds révolutionnaires tournent donc en eau de boudin.* » (Coll. « Libertés »).

Sous sa forme primitive, celle que lui donna W. James, la conception organique de l'émotion était une théorie périphérique expliquant l'affection par l'expression. Elle fut remplacée par une théorie centrale quand, au cours d'opérations sur la base du cerveau, des neuro-chirurgiens déclenchèrent des émotions par excitation du cerveau intermédiaire, ou diencéphale, qui est creusé d'une cavité, le

troisième ventricule, dont le plancher présente un renflement auquel est appendue l'hypophyse.

La théorie organique de l'homosexualité vient de subir une mutation analogue. Le journal *l'Express*, dans son numéro du 4-10 juillet 1966 (n° 785, page 68), nous apprend que le Docteur Seymour Levine, de l'Université de Stanford, a rendu homosexuels des rats, en supprimant chez les mâles, pendant les quatre jours suivant la naissance, l'apport d'hormone mâle, et en injectant cette hormone aux femelles. Par cette méthode l'homosexualité, insensible au niveau physiologique, a été inscrite de façon définitive dans le comportement des rats. L'expérimentation fut appliquée avec le même succès à des cobayes, puis à des singes.

Il est bien probable que l'expérimentation animale révèle à l'homme sa vérité. Mes désirs, ma personnalité font partie du donné. L'homosexualité dépend de l'être qu'est l'individu, elle est vraisemblablement « la conséquence d'un événement éphémère pendant l'évolution biochimique de l'individu. » *Ce qui était alors vulnérable, c'était le cerveau endocrinien, l'hypophyse.* En effet l'hypophyse sécrète une multitude d'hormones, les stimulines, qui tiennent sous leur dépendance la sécrétion de toutes les autres glandes de l'ensemble endocrinien.

Ce petit organe de la grosseur d'une noisette et d'un poids de 60 centigrammes environ repose à la base du cerveau et est relié au diencéphale, centre régulateur des instincts et de l'humeur : il y a quelques années des expérimentateurs rendirent des chats homosexuels en pratiquant des lésions du diencéphale.

L'homosexualité est un donné, dont l'individu n'est pas responsable : ce n'est pas lui qui dans les jours qui ont suivi sa naissance, a dosé l'apport d'hormone mâle réglant la conformation de son hypophyse.

Puisque nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu, notre génie, notre vertu, notre bonheur aussi, comme l'explique saint Augustin, consistent à bien recevoir. Bien recevoir n'est pas refuser.

— « *Mademoiselle, pourriez-vous m'apprendre quel profit ou quel plaisir la chasteté et la continence rigoureuse rendent soit à l'individu soit à la société ?* » demande Bordeu à Mademoiselle de l'Espinasse dans la *Suite de l'Entretien*.

— « *Ma foi aucun* » répond-elle. Et le bon Bordeu qui,

lui, ne laisse pas tourner en eau de boudin les occasions de bords révolutionnaires, de conclure :

« Je vous demanderai donc, des deux actions également restreintes à la volupté, qui ne peuvent rendre que du plaisir sans utilité, mais dont l'une n'en rend qu'à celui qui la fait et l'autre le partage avec un être semblable mâle ou femelle, car le sexe ici, ni même l'emploi du sexe n'y fait rien, en faveur de laquelle le sens commun pronocera-t-il ? ».

Et maintenant — Oyez ! — voici ce qu'il ajoute :

« Tout ce qui est ne peut être ni contre nature, ni hors de nature, je n'en excepte pas même la chasteté et la continence volontaires qui seraient les premiers des crimes contre nature et les premiers des crimes contre les lois sociales d'un pays où l'on péserait les actions dans une autre balance que celle du fanatisme et du préjugé. »

Diderot a consacré le *Supplément au Voyage de Bougainville* à « l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas. »

— « Écrivez tant qu'il vous plaira sur des tables d'airain, pour me servir de l'expression du sage Marc-Aurèle, que le frottement voluptueux de deux intestins est un crime, le cœur de l'homme sera froissé entre la menace de votre inscription et la violence de ses penchants. Mais ce cœur indocile ne cessera de réclamer, et cent fois, dans le cours de la vie, vos caractères effrayants disparaîtront à nos yeux. » (Diderot : *Ecrits Philosophiques*, Coll. « Libertés »). Nous ne pouvons devenir n'importe quoi. Notre être, âme et corps, est composé d'ingrédients fournis par la nature. Celle-ci d'ailleurs, comme le remarque Sade, « ne saurait avoir mis au fluide qui coule de nos reins une assez grande importance pour se courroucer sur le chemin qu'il nous plaît de faire prendre à cette liqueur. » (Français encore un effort si vous voulez être républicains. Sade, Coll. « Libertés ».)

Humilité, espérance, devraient être comme le souhaitait Jean Laporte, le dernier mot de la philosophie pour tous les hommes.

A chaque instant de ma vie, je suis comme ce voyageur, celui qu'il imagine, jeté au milieu d'une mer pleine de courants et de récifs, sur un navire dont lui incombe la direction. Il faut qu'il s'en remette aux matelots pour manier le gouvernail et la voilure. Il faut qu'il choisisse entre les conseils contradictoires des officiers. « A condition qu'il y

ait du vent, sans quoi le gouvernail ne mord plus, à condition aussi que le vent ne tourne pas en tempête, auquel cas les voiles ont chance d'être emportées et le bateau dressé par les courants, à force de temps et de vigilance, notre homme finira peut-être par arriver à bon port. S'il en est ainsi, qu'il se réjouisse. Mais il y aurait de sa part grande vanité à s'en arroger le mérite principal.

« Les navigateurs d'autrefois étaient gens plus sensés qui, après un périple réussi, remerciaient d'abord Eole et Neptune, et puis l'armateur qui leur avait procuré navire, officiers et matelots. Telle est notre condition à tous. Telle doit être notre attitude. » (Jean Laporte. *La Conscience de la Liberté*. Flammarion).

SERGE TALBOT.

ROGER PEYREFITTE

NOTRE AMOUR

Roger Peyrefitte ayant voulu revoir une dernière fois son manuscrit auquel il n'est pas le seul à attacher une grande importance, les épreuves n'en seront corrigées que le 15 janvier et deux mois étant nécessaires pour l'impression et la distribution de l'ouvrage, la date de la mise en vente a été fixée par la Maison Flammarion au 15 mars 1967.

Sans tarder, il importe de commander les Editions de luxe, sur papier d'Arches, ou Lana ou Alfa.

On peut aussi commander dès à présent les éditions courantes.

Les prix seront indiqués dans notre prochain numéro.

... « NOTRE AMOUR », ... et ROGER PEYREFITTE ET LES AMITIES PARTICULIERES.

Un livre que tout Arcadien lira avec émotion et fierté!

UN JOUR, PRÈS DU PORT...

(suite et fin) (1)

par YVES CERNY.

Je compris tout de suite que rien ne le tirerait du sommeil écrasant dans lequel il avait sombré d'un coup. Il s'était laissé tomber sur le divan sans achever d'ouvrir le drap et s'était endormi tel quel, en diagonale, la tête sur le traversin, un pied débordant vers la pièce.

J'avais pensé : « Et moi, qu'est-ce que je deviens dans cette aventure ? », mais sans déception véritable ni grande surprise. Une fois de plus, le destin (?) apportait une solution simple et inattendue, sinon satisfaisante, au petit problème que je croyais avoir à résoudre car, sous la douche, je m'étais demandé comment « ça » se passerait.

C'est que rien n'avait été plus honnête que l'attitude de Georget depuis notre rencontre. Pas un mot, pas un jeu de physionomie qui m'eussent permis de supposer qu'il pensait à « quelque chose ». Sa bonne figure plaisante avait exprimé, tour à tour, la confiance, une satisfaction puérile, de nouveau la confiance. Mon verbiage, mon aisance, une certaine autorité d'ainé l'avaient dispensé de toute initiative. Je ne l'avais pas interrogé et il n'était certainement pas de ceux qui éprouvent le besoin de se raconter. Pourtant, je le regardais déjà avec une certaine amitié.

Mon premier geste fut d'écarter la lampe de chevet, trop proche de son visage. Je savais que je respecterais son sommeil. Que de fois j'avais veillé des camarades de régiment terrassés par la fatigue d'une rude manœuvre ; que de fois, même, j'ai tendu une épaule fraternelle à de jeunes inconnus, compagnons très momentanés d'un voyage de nuit !

Si j'avais eu un autre divan, je serais allé m'y étendre, admettant, pour me consoler, que ce n'était que partie remise. Mais je ne disposais que d'un fauteuil, à peine suffisant pour la sieste.

(1) Voir *Arcadie*, n° 156.

UN JOUR, PRÈS DU PORT

Alors, j'entrepris de dégager le drap et de redresser mon jeune dormeur vers la ruelle. Ce ne fut pas sans peine — il était de plomb — mais ce fut sans dégât : une fois couché convenablement et recouvert, il s'enfonça de nouveau dans le sommeil le plus profond. C'est à peine si le rythme de sa respiration avait changé pendant les opérations.

Je n'avais plus qu'à m'étendre à son côté, sur cette marge qui restait libre.

La lampe alsacienne enfin éteinte, je constatai que l'antichambre était éclairée, mais ne me relevai pas tout de suite pour atteindre le commutateur : je n'avais pas sommeil et voulais réfléchir un peu.

**

Etendu sur le dos, les mains croisées sur le front, je m'efforce de dresser un bilan.

Depuis un an que j'ai cet appartement, c'est la première fois que j'amène quelqu'un chez moi. Si j'écarte les circonstances — non arcadiennes, d'ailleurs — où il m'est arrivé de coucher avec un proche parent, c'est même la première fois que quelqu'un passera toute une nuit avec moi. J'ai donc franchi une double étape, mais si la première me paraît une petite victoire sur ma réserve habituelle, il me reste à faire l'apprentissage de la seconde.

Cantonné dans cette marge étroite, je doute que le sommeil vienne m'y trouver.

J'ai tenté de gagner un peu de place et ma jambe a rencontré la sienne, ma cuisse s'est appuyée sur une cuisse que je sais rose et blonde, que je sens ronde et dure — et qui reste parfaitement indifférente. Un moment, sa chaleur ne m'a pas été désagréable, puis je me suis écarté, presque avec un haussement d'épaules.

Quand, sous la douche, j'avais cherché à imaginer ce que serait notre étreinte, je n'étais pas allé au-delà d'une cordiale, d'une honnête embrassade. Je m'étais vu glissant mon bras droit sous ses épaules, posant bien à plat ma main gauche sur sa poitrine, sa belle poitrine musclée, carrée, solide comme un bouclier...

Après, j'aurais sûrement posé mes lèvres sur son épaule, sur une joue également appétissantes ! Mais je dois reconnaître que le désir me fuit et je pense à Georget comme à une belle pâtisserie dorée que l'on hume, que l'on frôle de sa bouche avant d'y mordre et de la savourer. C'est que je

ne l'imagine pas esquissant « un geste » et je me demande même à quel point il en accepterait un de ma part. Je pense que, pour me faire plaisir, il ne m'opposerait pas un refus blessant ni même n'écarterait ma main, mais il me semble qu'il pourrait être de ceux en qui on lit, clairement mais sans blâme, leur éloignement foncier de certains plaisirs.

Sans doute, puisque j'ai désiré sa présence, puisque, sans calcul (du moins, n'en ai-je pas été conscient), je l'ai amené chez moi, aurai-je, par la suite, envie de le revoir et saurai-je alors ce que je peux attendre de lui.

(En écrivant ces lignes, je me pose de nouveau la question. A la lumière d'une expérience de plus de vingt-cinq ans, je vois assez bien la place cordiale, sans équivoque, que Georget aurait pu prendre dans ma vie.)

Mais, pour le revoir, il faut que je le rende présentable. Il faut donc que je lui procure d'autres vêtements. Nous sommes à la veille de Pentecôte; c'est dire que, pendant quatre ou cinq mois, un pantalon d'été, une chemisette ou un pull léger, des sandales, feront l'affaire. Cela ne devrait pas être trop cher. Chez Thiéry, peut-être, où je connais un vendeur ? Il faudra que nous en parlions.

Donc, je souhaite revoir Georget et, pourtant, lucidement, je sais qu'il n'est pas le compagnon que j'attends. Comment pourrait-il me rejoindre dans les distractions, dans les conversations auxquelles je tiens ? Il me semble n'avoir aucune instruction, aucun vocabulaire. De quoi parlerons-nous, si nous entreprenons des relations suivies ?

Alors, vais-je l'écarter après avoir désiré le revoir ? Vais-je, parce que cette première nuit n'est guère prometteuse, renoncer à sa présence ? Toujours immobile, presque au garde-à-vous, je recompose, pour me fouetter l'esprit, l'image du jeune gars, sain et viril, qui était étendu en travers de mon lit. Est-ce que je n'en avais pas rêvé depuis des années, me demandant si cela m'arriverait un jour ?

A ce moment, Georget se retourne et son bras s'abat sur ma poitrine, si lourdement que j'ai presque mal. Vais-je me plaindre ? Ne dois-je pas espérer qu'un jour, consciemment, affectueusement, il recommencera ce geste et que je pourrai alors, l'attirer tendrement contre moi ?

Maintenant, même, ne sent-il pas que je suis là ? Mais le drap me recouvre à moitié : il est possible qu'il ne perçoive pas ce contact. J'attends et, puisque cette circonstance a encore écarté mon sommeil, je poursuis mes réflexions.

Ainsi, je l'ai amené chez moi et tout s'est bien passé. Le franchissement du glacis contrôlé par la concierge n'a pas rencontré de difficulté. Seulement, il était plus commode d'entrer qu'il ne le sera de sortir : de la cour, on peut apprécier la situation; pas du vestibule.

Comment permettre à Georget de s'en aller sans être vu ? Il ne m'a rien dit concernant l'heure où il voudra se rendre à son travail. Tôt ? Loin ? Je n'en sais rien. Il doit avoir des habitudes, des chantiers où se faire embaucher, mais pas d'emploi fixe, peut-être pas de vrai domicile. C'est la seule chose que j'ai cru comprendre assez nettement : il n'a pas pu me donner une adresse où, éventuellement, je lui enverrais un mot.

Comment faire ? Le laisser descendre seul et improviser, si la concierge le voit et l'interroge, une explication ? Peut-être trouverait-il spontanément quelque chose qui vaudrait cent fois ce que j'élabore si péniblement ? Non, ce serait une petite lâcheté. Je sais bien que je serai en bas avec lui à toute éventualité. Alors, quelle sera la meilleure tactique ?

Si nous avons mangé dans un restaurant plus modeste, où notre présence n'aurait pas été remarquée, où aucun proche voisin n'aurait écouté notre conversation, nous aurions pu réellement faire connaissance, nous expliquer. Une fois de plus, j'ai trop bien fait les choses. J'ai voulu — pour moi d'abord, sans doute — que notre premier repas soit une petite fête. Piètre tacticien...

De nouveau, Georget s'est retourné, entraînant le drap autour de son corps et me voici entièrement découvert. Vais-je, à mon tour, « tirer la couverture à moi » ? La formule m'a fait sourire, mais je renonce à l'appliquer. Comme je n'aime pas porter un pantalon de pyjama et que le peignoir est certainement humide, l'idée me vient de prendre deux grandes serviettes-éponges, comme on en utilise sur les plages. Je me lève, vais les chercher, éteins la dernière lampe et m'enveloppe de mon mieux. Une odeur d'huile à bronzer mélangée avec un parfum d'eau de Cologne se dégage du tissu. C'est vrai : je ne m'étais guère servi de ces serviettes et avais négligé de les faire laver. J'ai couvert mes jambes et mon ventre avec l'une; l'autre protégera mes épaules...

**

C'est à ce moment que j'avais dû, enfin, m'endormir, mon esprit tourné vers le dernier bain de l'été et cherchant à le situer : ici, aux Catalans ? ou aux Sablettes, près de

Toulon ? ou aux Lecques, à côté de La Ciotat, où des amis m'avaient convié avant de rentrer à Paris ? Oui, c'était fin octobre et la température était si douce, la mer si bleue...

Un bruit insolite d'eau coulant d'un jet puissant me réveilla soudain. J'avais oublié Georget et mis presque une minute à comprendre ce qui se passait. Je courus le rejoindre : encore nu, il avait la tête sous le robinet de la cuisine et se frottait vigoureusement la nuque.

— Je suis en retard, me dit-il en guise de bonjour, et il entreprit de se rhabiller. Je vis le corps magnifique disparaître sous les trop pauvres vêtements.

Comment, en quelques minutes, régler toutes les questions que je m'étais posées ?

J'avais passé en hâte une chemisette, un short, des sandales. Il fallait descendre avec lui pour veiller au grain, pour prendre rendez-vous, aussi.

Je glissai un petit billet dans sa poche de poitrine :

— Ton tram, un jus et, peut-être, un sandwich.

Il me remercia d'un sourire, qui disparut après un nouveau regard au réveil :

— Il faut que j'aille à Arenc, indiqua-t-il. (Arenc, c'était de l'autre côté de Marseille.)

Je me risquai :

— Je voudrais te revoir, t'expliquer certaines choses. Je m'absente pour Pentecôte, trois jours. Mais, à mon retour... Tu n'as vraiment pas une adresse ? Dis-moi, je t'ai toujours trouvé aux alentours du Vieux-Port. C'est là que tu te tiens le plus souvent ? Je pourrais y aller jeudi ou vendredi prochain vers 19 heures. Tu y seras ?

Deux fois, il avait paru sur le point de me dire quelque chose. Deux fois, il y renonça, le regard sur les aiguilles du réveil.

— Georget, je te reverrai ?

Je n'avais pas retenu un geste de tendresse. Il accepta ma main sur sa nuque, me regarda avec une expression soudain plus grave et puis :

— Vite, je descends.

Je n'insistai pas. J'avais été trop souvent importuné par des gens qui voulaient à tout prix me retenir, pour commettre la même erreur. Le hasard qui nous avait heureusement réunis ne pouvait que se reproduire. Il fallait être confiant. Déjà, Georget appelait l'ascenseur.

Il me parut de bon augure que notre sortie se fasse sans

rencontrer quiconque et que le tram fût prêt à partir. Je le regardai s'éloigner vers la ville.

Debout sur la plate-forme, Georget resta longtemps tourné vers moi, jusqu'à ce que je me décide à rentrer. La première fois, c'était lui qui était resté sur le trottoir.

Il était six heures. Je me couchai de nouveau pour une heure, dans cette partie du lit encore tiède que son corps avait modelée.

*

**

A mon retour de Pentecôte, je reçus la visite de Robert D..., le charmant chanteur d'opérettes. Il venait de donner une série de représentations dans le midi et s'accordait quelques jours de détente avant de rejoindre Paris. Il était descendu dans un hôtel du centre de la ville, mais je passai avec lui tous mes instants de loisirs : repas et soirées.

Robert, que je connaissais depuis neuf ans (en 1930, il chantait au Grand Casino de Vichy avant de se spécialiser dans le répertoire lyrique léger) tenait une place à part dans mes amitiés et une très grande place. Sa venue était toujours une vraie fête.

Georget était loin... Pourtant, un jour, incidemment, j'avais mentionné mon aventure. Robert, voulant me faire plaisir, proposa d'aller dîner quai de Rive-Neuve, afin d'avoir une occasion de le rencontrer. Avec lui, je pouvais me le permettre, mais nous ne le vîmes pas.

Ensuite, trois de mes camarades, officiers d'Infanterie coloniale, se retrouvèrent à Marseille. L'un d'eux, déjà en permission, était venu au-devant des deux autres, qui rentraient d'Afrique, et m'avait convié à leur débarquement.

Le portefeuille garni par deux ans et demi d'économies, B..., qui venait du Niger, et V..., qui venait du Tibesti, entendaient bien tirer de leurs premières journées en métropole le maximum de plaisirs. Ils ne me demandaient qu'une chose : leur indiquer les bonnes adresses.

— On prend toujours l'apéro au « Riche » ?

— D'où sors-tu ? Le « Riche » est fini, bien fini.

— Alors, la bouillabaisse chez Basso ?

— Chez Basso ! Bonne Mère ! ce qu'il faut entendre... T'inquiète pas : je te ferai connaître le bon coin.

— A part ça, Aline est toujours accueillante ?

— Aline ? Peuchère, elle doit être centenaire. Non, mon

vieux; maintenant, ça se passe chez « Madame Coste », rue Venture.

Plus question de Georget et j'avoue que j'aurais été bien embarrassé si je l'avais rencontré en pareille compagnie.

Et puis, j'avais un autre sujet de préoccupation. Un de mes camarades, un soir où, en tête-à-tête, nous attendions les deux autres, m'avait amené à regarder la réalité en face. Il était allé se présenter à l'état-major et en revenait, le visage grave :

— C'est la guerre, sans aucun doute, mais les Français n'ont pas l'air d'y croire. Ils font comme si Munich avait tout arrangé. Or, « en face », on se prépare ferme, nous le savons.

Des trois officiers, V... était le plus « fana ». Il avait été mon instructeur pendant quelques mois et de là étaient parties nos relations : une très bonne camaraderie, d'abord; puis une sérieuse amitié que, seule, sa mort a rompue.

Il appréciait d'autant plus ma fantaisie traditionnelle qu'il me savait, quand il le fallait, très « réglo ». Je ne le déçus pas, l'informant de ce que j'avais fait pour être prêt.

Mes *marsoûins* partis, je ne songeai pas tout de suite à Georget : le cœur n'y était plus. De façons pourtant bien différentes, Robert D... et mon camarade V... m'avaient l'un et l'autre rappelé que ma vie aurait pu être organisée autrement. De toute façon, avec la mobilisation — dont je ne doutais plus — il était évident qu'elle prendrait un autre cours.

Pensant à l'éloignement affectif que j'ai alors éprouvé à l'égard de Georget, j'y vois une phase typique de cette progression en dents de scie caractéristique de mes velléités arcadiennes : n'ai-je pas, plus d'une fois, écarté ce que j'avais enfin trouvé après l'avoir longtemps désiré ?

*
**

Peut-être aurais-je fini par l'oublier complètement si un dernier fait ne s'était produit.

J'étais parti en congé et j'avais tenu, puisque ce serait peut-être le dernier (la précédente guerre n'avait-elle pas duré quatre longues années ?), à passer de vraies vacances, soigneusement organisées, qui m'avaient conduit en Normandie.

Fin août, quand les premières affiches de mobilisation partielle apparurent, il fallut bien hâter le retour. Cepen-

nant, je savais que le fascicule que je détenais ne ferait pas l'objet d'un appel particulier : pour ma catégorie, le jour J serait le bon.

J'étais donc revenu à Marseille, faisant acte de présence au bureau mais réglant avant tout ce qui concernait ma vie privée.

Mes affaires étaient prêtes, ma cantine n'attendait plus qu'un tour de clef. Un camarade, déjà mobilisé sur place, enverrait demain son chauffeur me prendre à l'aube pour me conduire à la gare, afin que je puisse rejoindre réglementairement mon Centre mobilisateur par le tout premier train.

Il restait une soirée à passer. Ma famille, les amis que j'aurais aimé revoir en cette circonstance, étant tous éloignés, je m'étais trouvé seul une fois de plus et, faute de mieux, avais décidé de faire... un « gueuleton » : langouste, caille et rosé de choix.

Un taxi, finalement, me ramena chez moi vers 22 heures.

C'est en voulant mettre la clef dans la serrure de mon appartement que je trouvai un morceau de papier roulé où, à deux fautes d'orthographe près, je lus :

« J'aurais voulu te voir. Georget. »

Quand l'avait-il apporté ? Peut-être était-il encore en bas, guettant l'arrivée du tram ?

Je redescendis rapidement, courus au terminus, arpentait le trottoir.

Il me fallut, évidemment, renoncer à cette recherche illusoire, mais je restai longtemps assis au bord du divan, le mot de Georget à la main, songeant à mon petit gars. Une infinie tristesse s'était abattue sur moi.

Mobilisable certainement, se trouvant seul plus que je ne l'étais moi-même, Georget avait donc voulu me revoir au moment de tout quitter.

Je ne l'ai plus jamais rencontré.

YVES CERNY.

GIDE ET L'AMOUR GREC

par PHILIPPE de CHARMAILLES.

Avant d'essayer d'établir la nature et la portée de l'influence qu'a exercée l'œuvre de Gide dans le domaine de l'Amour grec, il est intéressant de rappeler combien les meilleurs critiques ont apprécié diversement cette influence. Deux textes, signés de noms également autorisés, sont caractéristiques à cet égard. Le premier est de Marcel Thiébaud qui, dans le numéro de janvier 1950 de la *Revue de Paris*, écrivait à propos de l'exposition organisée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, en l'honneur des quatre-vingts ans de l'écrivain : « *De toutes les campagnes entreprises par Gide, celle-là seule qui fut menée pour défendre Corydon remporta un durable succès. La vénération pour le Lafcadio des Caves du Vatican et pour l'acte gratuit a fait son temps. Du communisme, on sait ce que Gide lui-même en pense aujourd'hui. Dans le comportement anti-colonialiste, Roosevelt et les communistes eux-mêmes ont, par leur action, relégué dans l'ombre le Voyage au Congo. Mais, en ce qui concerne l'homosexualité, personne ne saurait ravir à Gide son titre de libérateur. Libérateur non des personnes mais des porte-plumes. On n'avait jamais songé chez nous, en effet, à mettre en prison Robert de Montesquiou, Charlus, ni Gide lui-même. Mais cette liberté ne suffisait pas. Il fallait que Corydon eût le droit d'affirmer ses inclinations en public, le droit d'en parler, le droit d'en écrire. Triomphe complet : la pédérastie occupe aujourd'hui des positions solides en littérature.* » Le second article est de François Mauriac et a paru dans le *Figaro* du 21 février 1951, au lendemain de la mort de Gide : « *Il n'a pas écrit une ligne qui n'ait prétendu servir la cause à laquelle il s'était donné* », dit-il, entre autres. « *Quelle cause ? Elle s'établissait sur deux plans : le plus apparent, le plus scandaleux aux yeux du monde tendait non pas seulement à excuser mais à légitimer et même à recommander un certain amour. Ce ne fut pas le pire : Gide n'a convaincu que ceux qui l'étaient*

déjà. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé de bossu par persuasion... ».

Sans conteste Thiébaud a raison lorsque, dressant le bilan de son influence actuelle, il constate qu'elle est sur presque tous les plans négative — hors celui de l'amour grec. Les générations nouvelles n'y sont pas seulement réfractaires, elles sont incapables de la comprendre. La philosophie gidienne n'a pour elles ni l'attrait de sa nouveauté, ni le prestige de son immoralisme : cet enseignement, que les bien-pensants tenaient naguère pour diabolique et dont ils avaient fait un délicieux épouvantail, leur paraît aussi inoffensif que démodé. Toute une fraction de la jeunesse (la plus importante) est trop dure, trop desséchée, trop avare pour accepter ce qu'il y a en lui d'aventureux, de dyonisiaque et, malgré les apparences, de généreux ; l'autre, au contraire, est beaucoup trop engagée — dans les voies de la politique ou d'une certaine religion sociale —, beaucoup trop obsédée par l'idée de servir pour ne pas condamner ce qu'il comporte de dilettantisme, d'hédonisme supérieur et aussi, naturellement, d'égoïsme sacré. Cet « acte gratuit », auquel le nom de Gide a été si longtemps attaché, ne peut être jugé qu'absurde par ceux qui mettent leur gloire (comme on disait au XVII^e siècle) à être — ou du moins à paraître — calculateurs et utilitaires. Nulle notion aussi qui leur soit plus étrangère que celle de disponibilité. Tout jeune Français (et par ce trait-là — s'il partage les autres avec les jeunesses d'Europe et d'Amérique — il se distingue essentiellement de certaines d'entre elles, en particulier de la jeunesse allemande) se croit un monde à la fois plein et clos, vivant en régime autarcique et échappant à la loi des échanges, — on pourrait presque dire, en reprenant l'expression de Leibnitz : une monade, exempte du désir et d'ailleurs de l'obligation de communiquer, puisqu'il est aussi dédaigneux de donner qu'insoucieux de recevoir. Alors que le jeune Allemand, sachant qu'il est une créature inachevée et qu'il le restera jusqu'à sa mort mais qu'il doit, par son obéissance non seulement aux volontés mais jusqu'aux intentions les plus obscures du destin, travailler sans relâche à son accomplissement, est toujours disposé à toutes les expériences susceptibles de l'enrichir, (qu'il les provoque intentionnellement ou que le hasard les lui procure) et par principe, non — comme on l'imagine communément — par passivité, ne refuse jamais rien, le jeune Français, si médiocre soit-il, se prend, dès

l'adolescence, pour un individu complet qui n'a aucun besoin des autres et ne saurait, partant, qu'être satisfait de soi. Nul vide en lui qui aspire à être comblé; nulle faille par où s'insinue l'appel de l'aventure : sa fermeture est hermétique. Quant au précepte essentiel des « *Nourritures terrestres* » : « *se réaliser* » la négation ou l'ignorance, chez les uns, de toute philosophie, l'adhésion exclusive des autres à l'existentialisme l'ont également relégué, avec le fameux « *sentir le plus possible en s'analysant le plus possible* » de Barrès, parmi les mots d'ordre de l'histoire littéraire devenus à peu près aussi anachroniques, aux regards des jeunes, que les devises des maisons féodales. Ce vieillissement de la doctrine gidienne est donc évident — et d'ailleurs Mauriac n'y contredit pas. Mais où il n'est pas d'accord avec Marcel Thiébaud, c'est sur l'efficacité du rôle joué par Gide en qualité d'apôtre d'un amour que, fidèle au précepte de Saint Paul (« *Que jamais ce nom ne soit prononcé parmi vous !* »), l'auteur de la « *Vie de Jésus* » n'a même pas voulu nommer. A vrai dire, ce rôle de convertisseur ou mieux de guérisseur — d'espèce de Docteur Knock de la morale qui, moins chanceux ou moins habile que le héros de Jules Romains, n'aurait pas réussi à convaincre les gens sains qu'ils étaient, sans le savoir, des malades — il me semble que Mauriac l'attribue arbitrairement à celui qui fut l'un des esprits les plus libéraux, les plus honnêtes, et même les plus scrupuleux de son temps. Avant de proclamer son échec (et de s'en réjouir), il est nécessaire d'établir quelle fut son ambition pour pouvoir décider s'il l'a ou non remplie.

Que le problème de l'amour grec — cette « *cause à laquelle il s'était donné* », selon l'expression de François Mauriac — ait revêtu pour lui une importance primordiale, il est impossible même aux hypocrites d'en douter. Quelques pages de son Journal, à la date du 19 octobre 1942, entre autres, contiennent sur ce point un aveu formel. Parlant de l'ouvrage dans lequel ce prétendu souci de propagande devrait s'exprimer à l'état le plus pur (puisque l'apologie y occupe une plus large place que le réquisitoire), il écrit : « *Corydon reste à mes yeux le plus important de mes livres, mais c'est aussi celui auquel je trouve le plus à redire. Le moins réussi est celui qu'il importait le plus de réussir. Je fus sans doute mal avisé de traiter ironiquement des questions si graves, où l'on ne reconnaît d'ordinaire que matière à réprobation ou à plaisanterie. Si j'y revenais, on ne manquerait pas de penser que je suis obsédé par elles. On*

préfère les passer sous silence, comme si elles ne jouaient dans la société qu'un rôle négligeable et comme si négligeable était dans la société le nombre des individus que ces questions tourmentent. Et pourtant ce nombre, lorsque je commençai d'écrire mon livre, je le croyais beaucoup moins grand qu'il ne s'est révélé à moi par la suite et qu'il n'est en réalité... Je crois pourtant avoir dit dans ce livre à peu près tout ce que j'avais à dire sur ce sujet importantissime et que l'on n'avait pas dit avant moi; mais ce que je me reproche, c'est de ne l'avoir pas dit comme il fallait. N'importe ! Certains esprits attentifs sauront l'y découvrir plus tard. »

De fait, *Corydon* est loin d'être un chef-d'œuvre. Il ne renferme, sauf par éclairs, aucune des beautés propres à la prose de Gide. Le style en est, à la fois, lâche et empâté. Il est envahi par un jargon scientifique dont Gide manifestement se délecte, comme s'il était fier de ses connaissances toutes neuves, et dont il ne se repose que par des plaisanteries presque puérides. L'argumentation manque de rigueur et la construction de solidité. On sait que l'ouvrage est conçu sous forme de dialogues, qualifiés par l'auteur lui-même de « *socratiques* », entre un personnage chargé de soutenir le point de vue de l'homme normal et un de ses anciens condisciples, devenu un médecin et un « *uraniste* » également fameux, à qui revient la tâche de défendre celui de l'homophile. Sans doute la raison d'être du premier est-elle de contraindre l'autre, par ses réflexions ironiques beaucoup plus d'ailleurs que par de sérieuses objections, à préciser ou à prouver ses théories. Mais sa dialectique est si faible, si naïve même par endroits, qu'il a beaucoup moins l'air d'un contradicteur que d'un compère et que la partie qu'il tient dans la controverse est presque toute entière du remplissage. Il semble que Gide ne se soit pas avisé qu'en ridiculisant son adversaire (lequel, d'ailleurs, parlant à la première personne, aurait pu être pris pour son porte-parole par des lecteurs peu avertis), il dépréciait considérablement la victoire, incontestable à ses yeux, de l'« *uraniste* ».

Celui-ci commence par exposer sous l'effet de quelles circonstances et dans quel dessein il a entrepris de composer une sorte de « *Défense et illustration* » de l'amour grec, qu'il accepte de résumer pour son interlocuteur. Il était fiancé à une jeune fille qu'il aimait sans se rendre compte qu'il ne la désirait pas, lorsque le jeune frère de celle-ci lui avait un jour déclaré son inclination. Non seulement il

l'avait repoussé, mais il avait cru devoir le juger en termes exagérément sévères. Le désespoir et surtout la honte avaient réduit l'adolescent au suicide. Il avait alors rompu ses fiançailles et résolu de « *guérir d'autres victimes* » en leur révélant que « *la déviation de leur instinct n'avait rien de naturel* », à condition, toutefois, qu'il s'agisse de ce qu'il appelle « *l'uranisme bien portant* » ou « *la pédérastie normale* ». Voici, en quelques lignes, l'essentiel de sa thèse : « *l'instinct universel de reproduction* », qui semble précipiter irrésistiblement un sexe vers l'autre, n'existe pas chez les animaux. « *Ce n'est pas la fécondation que cherche l'animal, c'est simplement la volupté. Il cherche la volupté — et trouve la fécondation par raccroc* ». Dans les espèces inférieures l'excès du nombre des mâles sur celui des femelles est la norme; cette surabondance des premiers qui aurait sa cause dans « *quelque indécision de l'instinct sexuel* » est une « *précaution nécessaire* » de la nature, puisque « *la femelle n'est pas indispensable pour donner contentement au mâle* » et que celui-ci sans doute ne la choisirait pas sans « *l'expédient* » du rut (qui ne se produit d'ailleurs que pendant de rares et courtes périodes, hors desquelles, privée d'odeur, elle est dépourvue d'attrait pour lui), mais elle a comme conséquence l'impossibilité, pour une multitude d'entre eux, de connaître « *le coût normal* ». De là que, soit nécessité, soit préférence, tant de chiens, de boucs, de béliers, de poulets, de pigeons, de hannetons (dont les cas ont été signalés par Buffon, Fabre, Sainte-Claire-Deville et d'autres) se livrent à des « *jeux homosexuels* ». La psychologie de la femelle n'est guère différente de celle de son compagnon : « *c'est vaguement la volupté, non point précisément le mâle qu'elle désire* ». Aussi l'homme se voit-il constamment obligé d'« *aider la nature* » pour « *faire converger ces deux flottants désirs* ». Passant de l'animal à l'être humain, le médecin constate que, comme dans toute la création, l'homme est plus beau que la femme et que celle-ci doit suppléer par un « *attrait postiche* » à l'insuffisance de ses charmes. Aussi l'art d'inspiration homophile est-il plus naturel et l'art d'inspiration hétérosexuelle plus artificiel. D'ailleurs les époques où l'amour grec a été répandu, sinon même honoré, sont toujours les plus remarquables au point de vue artistique. L'incomparable perfection de la civilisation hellénique est, selon lui, étroitement liée aux mœurs de l'Ancienne Grèce. Il cite Lycurgue pour qui (d'après Plutarque) « *un citoyen ne pouvait être vraiment honnête et utile à la République s'il n'avait un*

ami »; reproche à la société moderne de « *faire du penchant homosexuel une école d'hypocrisie, de malice et de révolte contre les lois* », alors qu'il serait souhaitable, ne serait-ce que pour ne pas « *détourner l'épouse, souiller la jeune fille* », que jusqu'à son mariage le jeune homme s'y abandonnât, et rappelle enfin « *l'abnégation, le sacrifice et même, parfois, la chasteté* » dont le véritable amour grec est capable. « *Je dis que cet amour, s'il est profond, tend à la chasteté... et qu'il peut être pour l'enfant l'invitation la meilleure au courage, au travail, à la vertu* ». Comme « *dans la plupart des cas, l'appétit qui se réveille en l'adolescent n'est pas d'une bien précise exigence, qu'il est rare que le désir se précise de lui-même et sans l'appui de l'expérience* », il n'hésite pas à conclure que, de sa treizième à sa vingt-deuxième année environ, « *rien ne peut se présenter pour lui de meilleur, de préférable qu'un amant* », après quoi le garçon « *songe à la femme — c'est-à-dire à se marier.* »

On voit tout ce que cette théorie, exposée sans ordre ni clarté, a de déplorablement hâtif — ici de banal, là de faux.

Gide gaspille des pages et des pages à prouver que lorsqu'il jouit, l'animal ne pense pas à sa descendance, mais à son plaisir, alors que Freud (qui n'est pas une seule fois cité) avait déjà définitivement établi la séparation de l'instinct sexuel et de l'instinct génital et la primauté du premier sur le second. Il s'encombre de citations empruntées au biologiste américain Lester Ward ou à la « *Nouvelle physiologie animale* » de Bohn, mais aussi au discours prononcé par un certain M. Perrier à la séance annuelle des cinq Académies de 1905. Il perd beaucoup de temps à réfuter la « *Physique de l'Amour* » de Rémy de Gourmont, dont il se moque mais qui l'obsède : honneur que ne méritait guère un ouvrage aujourd'hui presque complètement oublié. Il accorde enfin à la physiologie une place démesurée et n'en laisse à la psychologie qu'une dérisoire. Sa thèse se pose, en réalité, beaucoup plus de problèmes qu'elle n'en résoud. En présentant comme exemplaire une évolution qui conduirait le jeune homme, sans détours et sans conflits, de la phase homophile à la phase conjugale, il semble admettre en principe (avec de nombreux sexologues et notamment presque toute l'école autrichienne) que la bisexualité est la norme, du moins chez le mâle, mais il ne s'arrête pas sur ce point pourtant essentiel. Il n'indique

pas comment se recruteront les « aînés » préposés à la formation amoureuse mais surtout intellectuelle et sentimentale des adolescents, s'il est convenable que chacun, à sa majorité, renonce aux liens d'une amitié virile pour s'engager dans ceux du mariage. Cette conception selon laquelle l'amour grec n'est qu'une préparation à la vie normale et n'a pour mission que de garantir « *la paix du ménage, l'honneur de la femme, la respectabilité du foyer, la santé des époux* » (dont on s'étonne au reste de voir Gide prendre un tel souci) est malaisément conciliable avec le postulat de sa supériorité. On conçoit mal en effet comment, selon ses propres termes « *toute grande renaissance ou exubérance artistique s'est toujours, et dans quelque pays que ce soit, accompagnée d'un grand débordement d'uranisme* », si l'« uranisme » doit être répudié à vingt-deux ans, car il est peu vraisemblable qu'un Shakespeare eût pu écrire ses sonnets ou Michel-Ange peindre ses nus de la Sixtine avant cet âge. D'ailleurs, s'il constate cette influence de l'amour grec sur le développement des arts, il ne tente pas de l'expliquer. Il n'explique pas davantage pourquoi celui-ci est plus propre que l'amour normal à la sublimation ni pourquoi une telle sublimation, si difficile pourtant à atteindre, mérite d'être incessamment poursuivie. Toutes les questions demeurent en suspens. Le fond même du sujet : les origines physiologiques et les fondements intellectuels de l'amour grec, c'est à peine, en définitive, s'il l'effleure. Il semble assez curieusement que cette matière, qui lui était si chère et si familière à la fois, il ait été incapable de l'ordonner. Il n'est pas jusqu'à son ton qui, aussi peu naturel dans le pédant que dans le badin, ne soit fort éloigné de la maîtrise à laquelle celui de ses autres ouvrages s'élève sans apparent effort.

S'il y a très peu d'art dans *Corydon*, ce n'était pas non plus une œuvre littéraire que Gide s'était proposé d'écrire, mais un livre utile. Son efficacité comptait pour lui — non sa beauté; il n'en a trente ans plus tard déploré les faiblesses que parce que la médiocrité de l'écriture et surtout de la dialectique avait risqué d'enlever du poids, partant de l'audience, à son message.

(à suivre.)

PHILIPPE de CHARMAILLES.

PAR UN SOIR

D'AUTOMNE OU D'HIVER

par ANDRÉ CLAIR.

La nuit envahissait le parc. C'était un soir d'automne. J'aimais me promener à travers les allées détrempees de ce lieu public, au milieu d'un paysage d'arbres au feuillage épanoui, de plantes disposées dans la terre noire, avec leurs étiquettes, sur le côté de l'allée où mon pas s'enfonçait dans le sable couleur d'ocre sale. Sur un tapis de feuilles mortes, d'un jaune foncé teinté de roux sombre, le gazon, à l'autre côté, prenait un air irréel.

Ce soir-là, je m'étais arrêté dans ma marche pour m'asseoir sur un banc de bois lavé par les ans et par les pluies. Puis, ayant déplié un journal, je m'étais assis, en face du gazon. Immobile, figé dans une pose de statue, je sombrais dans le souvenir de mon amitié passée avec Georges. Malgré le temps, qui efface — dit-on — le passé dans la mémoire, la nature ici se prêtait, dans cette soirée d'automne, aux souvenirs de ma rupture avec lui. Rien n'avait été changé, depuis ce soir d'automne qui me vit avancer aux côtés de lui, tous les deux proches et pourtant étrangers l'un à l'autre. Le vent chuchotait dans le feuillage qui rendait un son métallique. De temps à autre, une odeur de bois brûlé montait jusqu'à nos narines. La petite cabane du gardien, située au milieu de cette allée, ne s'était pas modifiée. Le banc restait là, comme autrefois.

Et moi, à cinq heures du soir, j'essayais de revoir le visage fatigué de mon ami, sa haute silhouette allait m'apparaître comme il y avait cinq ans. Cinq ans déjà! Comme c'est loin! Comme c'est proche aussi! Je me souvenais de tout. Ces années, que nous avons vécues ensemble, accouraient du fond de ma mémoire. Et le passage de rares promeneurs, abrités d'un parapluie, laissait à peine entendre un bruit de pas sur les cailloux, semés dans le sable des allées adjacentes.

Mais suis-je assis dans un parc ? Ou ailleurs ? De temps à autre, ce lieu se métamorphose et il me semble être ailleurs. Je savais alors déjà et je le sais mieux encore aujourd'hui : si Georges m'abandonnait, à nouveau, j'allais sombrer dans l'abjection. J'ai trop le goût de me détruire moi-même, par tous les moyens, pour ignorer cette tendance en moi de m'avilir. Je ne me faisais pas d'illusion. Déjà, de minables aventures avec n'importe qui m'attendaient alors dans des hôtels de passe; et j'allais me mettre à boire et à me droguer pour oublier ces années.

Pour certains êtres, c'est si bon de se faire mal, de se transformer en crachoir, à la satisfaction de l'honnête société, méprisante des amours différentes des siennes. Et puis, question d'hygiène, l'aventure érotique nous lave de nos désirs refoulés, cette gangrène.

Mais ce soir d'automne, depuis mon départ du bureau (je travaille dans une Compagnie d'Assurances; j'y remplis des formulaires) avant six heures — car mon comportement tout drôle ces dernières semaines a fait croire au patron que j'étais grippé. Facile à dire, s'il savait au juste! —, une sourde angoisse m'a empêché de répondre aux avances d'un beau garçon, le genre étudiant, qui ne cessait de poser sur moi son regard, comme si j'étais pour lui le type d'hommes recherché dans la fièvre. Ces confidences, après l'acte érotique, ne m'intéressaient pas ce soir. Et mon désir m'inspirait une sorte d'écoeurement fade.

Je n'aime pas les jeunes gens. S'ils nous attirent par leur physique attrayant, à moi, quinquagénaire, après coup, ils me dégoûtent et dégrisent, par tout ce dégoûlinage de tendresse filiale.

J'ai quitté vite l'avenue où il se trouvait, debout, dans la splendeur de ses vingt-cinq ans. La ville, ses rues, ses quartiers, ses maisons, m'attiraient. Tout, d'ailleurs, me plongeait dans une sorte de stupeur, comme si mon regard parcourait un paysage irréel, fantastique. Le visage des passants me livrait d'étranges secrets. La façade des immeubles, croisés au passage, me parlait des secrets de chaque appartement. Les arbres rabougris, plantés au bord des trottoirs, me criaient leur solitude.

Depuis quelques années, voyez-vous, l'angoisse avait atteint une limite insupportable. Ivre de vin et de « poisons », depuis quelques temps, j'étais parvenu à en oublier l'existence. Et ce soir-là, arrivé à la hauteur du parc, je poussais la grille de l'entrée, avant de porter mes pas,

machinalement, dans l'allée fatale. Je m'étais assis sur le banc. Et puis, voilà! Les années mortes m'étaient revenues à la mémoire, au galop.

J'entends encore le son de sa voix. Et voici qu'il surgit dans l'obscurité du parc. Comme ce soir, assis sur le banc, je tournais alors la tête dans sa direction, au bruit de ses souliers ferrés heurtant les cailloux de l'allée. Un chat, installé sur son train arrière dans le gazon, miaule. Je me retourne. La bête noire, de son œil vert d'eau, m'observe, comme une autre bête nous observait naguère. Je revois ses longs doigts fuselés pianoter sur le dos de l'animal, à la satisfaction ronronnante de celui-ci. Georges était pourvu de mains d'artistes qui m'émouvaient beaucoup. Combien de fois, d'ailleurs, n'ai-je éprouvé le désir de porter ses mains à mes lèvres, dans une tendresse bouleversée. Oui, ce soir, sa main délicate, qui faisait frémir le dos d'un chat noir, venu se frotter à nos jambes de pantalon, me bouleverse comme il y a quinze ans. Avec une netteté troublante, je fixe, au fond de mon être, l'image d'un dos de main, des articulations, je me rappelle une petite cicatrice transversale, à la naissance du pouce, souvenir d'un coup de rasoir ou de couteau. Rien ne m'émouvait plus alors que la vue de ce contraste entre la délicatesse de la main et cette cicatrice trop humaine.

Pourquoi, Georges, faut-il que tout ça me revienne à l'esprit aujourd'hui ? A l'époque de notre rencontre, je n'avais pas atteint la cinquantaine. J'étais seulement devenu un peu plus mûr (trente-cinq ans ou trente-huit, je ne me souviens plus). Déjà, mon travail était d'un gratte-papier dans cette Compagnie d'Assurances. Quant à lui, il exposait des tableaux abstraits dans une galerie de la rue de Seine. Malgré toutes les différences qui auraient dû nous éloigner l'un de l'autre, d'emblée, il s'était pris d'amitié pour moi. Et bien vite, tout son être ne vécut plus que dans l'attente de nos rendez-vous. Il devait avoir alors entre sept et dix ans de moins. Mais jamais, il n'avait cherché chez les garçons à satisfaire un simple désir physique. Il voulait atteindre, comme il disait, à quelque chose d'inconnu, par l'abandon total à un autre être. Pour cette raison, l'amour lui était nécessaire, tant sur le plan physique que spirituel. Il avait couché avec des femmes — il ne s'en cachait pas d'ailleurs —; mais ses expériences, d'ordres érotique et sentimental, l'humiliaient. Seul, un homme pouvait lui apporter cette plénitude de tout l'être. Mais, encore fallait-il

éviter les pièges tendus par l'érotomanie et la sensiblerie. Et c'était moi, repu de plaisirs faciles, qu'il avait élu pour tenter une ultime expérience.

Pourquoi ? Mais, avant de répondre à cette question, peut-être faut-il dire un mot des circonstances où nous nous étions rencontrés. Je pratiquais à l'époque un étudiant en sciences, âgé d'environ vingt-deux ans. Bien des fois, il m'avait prodigué des marques de tendresse, et de désir, qui me comblaient. La veille, il m'avait proposé de l'accompagner à un vernissage, dans une galerie de la rive gauche.

Cette proposition ne me réjouissait guère. Sans doute, tout gratte-papier que j'étais, n'en goûtais-je pas moins un bon Vivaldi, une page de Chateaubriand, une peinture impressionniste. Mais, à la perspective d'assister à une exposition de sculptures abstraites, je prévoyais déjà le sentiment d'ennui mortel. Comme il insistait et faisait preuve de beaucoup d'enthousiasme, je finis par céder. C'était entendu, je l'accompagnerais là-bas.

Le lendemain, au soir, nous pénétrions dans une vieille maison, située dans une ruelle, non loin de la Place Saint-Sulpice. La galerie se trouvait au fond d'une cour pavée. A peine entrés tous les deux, l'étudiant ami s'éclipsa. A travers une cohue indescriptible, je me vis en quête de lui. Mais autant fouiller une botte de foin pour y trouver une aiguille à tricoter ! Bientôt lassé de le chercher, j'avisais un tonneau de vin, disposé dans le centre de la pièce. Agenouillés, deux jeunes gens, en négligé (veste de cuir et pantalon de velours), avaient ouvert un robinet de bois. Un liquide d'un jaune pâle s'écoula dans leur verre. Des yeux, je cherchais où trouver moi-même un autre verre. Un peu plus loin, sur une table tendue d'une nappe blanche, j'en aperçus de propres, en grand nombre.

Un peu plus tard, je promenais mon ennui et un verre de blanc, frais apporté de son village, à travers la galerie. Mon catalogue en main, avec une conscience qui m'honore, je parcourais des yeux les pièces exposées, comme un amateur éclairé. Des bribes de phrases parvenaient, de temps à autre, prononcées d'une voix catégorique, sur un ton légèrement affecté, snob pour tout dire. Je n'y comprenais pas grand chose. Une femme, bien maquillée, parlait des bas fonds de la conscience, que ces statues informes (pour moi) avaient exprimés à merveille. Une autre entretenait son voisin du message délivré par le sculpteur à l'humanité : « Voyez, tout ça, c'est la vision de planètes pulvérisées. C'est

une claire mise en garde contre le péril atomique. » Et d'une main soignée, elle désignait un bloc de matière qui pouvait évoquer un volcan éteint, comme n'importe quoi d'autre.

Je continuais à avancer. Si canularesques, comme eût dit mon étudiant, que parussent ces statues à mes yeux, je préférerais encore les contempler, à voir le visage irritant des invités, snobs imbéciles, et puis soudain, je tombais en arrêt devant l'une d'elles. C'était une masse blanche, d'apparence semblable aux autres statues. Mais elle provoqua en moi un choc. J'étais remonté très loin dans mon enfance. Bien entendu, je n'en ai pas pris conscience à ce moment. Ce bloc se composait de formes abstraites, mais on pouvait distinguer l'aspect d'une jambe sur le côté, d'un ventre. Fasciné, j'étais demeuré debout devant cette statue. Je cherchais ce qui, en moi, s'accordait mystérieusement à cette dernière. Qu'est-ce qui venait de s'éveiller, du plus profond de moi, à la vue de ce bloc ?

D'abord, trop absorbé par mes souvenirs, je n'entendis pas le son d'une voix d'homme, grave, c'est ensuite seulement que les paroles s'adressaient à moi. Je me retournais. Personne. Mais, à côté de moi, se tenait debout sur de grandes jambes, un long garçon brun, vêtu d'un élégant costume bleu foncé. Sa physionomie paraissait celle d'un homme épuisé. Mais son regard, fixé sur moi, brillait étrangement. Stupéfait, je l'examinais. Alors, il eut un sourire et je me sentis entraîné, son bras sur l'épaule, jusqu'au buffet.

Ce soir-là, Georges et moi, nous avons parlé jusqu'à l'aube, d'un café à l'autre, à travers le quartier latin. Je me rappelle, entre deux bières, cette question qu'il m'avait posée à la galerie, sans succès d'ailleurs. Il y revenait, de temps à autre, mais sans insister. — Pourquoi étiez-vous fasciné par cette statue ? ». Puis, il ajoutait : « et vous aviez l'air « perdu ». Il m'apprit encore beaucoup d'autres choses : qu'il était peintre abstrait — et je me disais : eh bien, me voilà tombé sur un beau sujet — ! Au début de la soirée, je n'éprouvais plus l'envie de le revoir jamais ; à la fin, je mettais encore, d'un geste machinal, sa carte de visite, dans mon portefeuille, bien persuadé de la déchirer à mon retour chez moi. Mais déjà, j'éprouvais le désir de rencontrer une autre fois cet être étrange, fascinant aussi comme la statue.

Dès le premier soir, il ne m'avait pas caché qu'il lui arrivait de coucher avec des hommes. Et, moi, je lui avais

répondit : « C'est votre droit. Je n'ai pas à vous juger ». Cette réponse amena un sourire sur ses lèvres, et il m'examina avec une sorte de tendresse un peu triste.

Je montais chez Georges le lendemain. Il habitait une petite chambre, au dernier étage d'une maison, rue du Dragon. La pièce était exiguë ; comme toute mansarde. Une lucarne laissait pénétrer un jour triste et gris. Je ne m'étendrai pas sur le bric-à-brac qui encombraient cette soupenette. Au pied du mur, je me le rappelle bien, un entassement de tableaux révélait le peintre abstrait. Le noir dominait dans ces peintures. On pensait à des drapeaux nazis.

Il s'était excusé de ne pouvoir m'offrir un siège et déjà, de la main, il me désignait le lit. Il se dirigea ensuite vers l'unique armoire, l'ouvrit pour en prendre une bouteille de vodka.

— Qu'est-ce que c'est, demandais-je ?

— De la vodka ! Vous aimez ?

Je n'y avais jamais goûté, je le lui appris ; mais j'ajoutais n'y voir aucun inconvénient. Ce jour-là, dans sa chambre, nous avons parlé de tout et de rien. Il s'était renseigné sur moi. Mais, lui, il conservait le silence sur sa vie. Les jours suivants nous vécûmes ensemble, et je sentais s'accroître son amitié. Il ne pouvait plus se passer de ma compagnie. Il m'entraînait partout : au spectacle, chez ses amis, à des expositions de peinture. Le soir, fourbus, nous gagnions sa mansarde ; et il me parlait de longues heures de ses activités, de la littérature moderne. De temps à autre, étendu sur son divan, la cigarette aux lèvres, il me demandait si ça ne m'ennuyait pas ? Puis, il portait à ses lèvres un verre de vodka (il buvait beaucoup) et il reprenait le fil de ses explications. Quand il avait achevé son monologue, je venais m'étendre à côté de lui. Il plongeait alors son regard calciné dans mes yeux, comme en quête d'une réponse aux questions qu'il se posait, à propos de notre liaison. Je souriais. Il me prenait dans ses bras, et, l'aube nous retrouvait, enlacés, au-delà du monde quotidien.

Une après-midi, arrivé en avance, je le surpris marchant à grands pas dans sa chambre. Il avait le visage contracté. Je lui demandais ce qui n'allait pas. Il haussa les épaules et tira une bouffée de la cigarette qu'il venait de porter à ses lèvres. C'est dans un nuage de fumée que je l'entendis s'écrier : « Marcel — c'est mon prénom —, je ne t'ai jamais parlé de moi. Il faut pourtant que tu saches. »

Nous nous sommes étendus, l'un auprès de l'autre, et il commença à raconter son existence. Il était d'ascendance polonaise. Avant sa naissance, ses parents avait fui un régime fasciste pour s'établir à Paris. Sous l'Occupation, comme ils étaient israélites, sa famille fut envoyée en camp de déportation. Ils n'allaient pas en revenir. Georges, tout gosse à l'époque, avait été confié par sa mère à des amis parisiens sûrs. Il dut à ceux-ci d'échapper à la chambre à gaz. Après la libération, cette famille adoptive éleva le jeune Georges, comme s'il était l'enfant de la maison. Il fut envoyé au lycée. Puis il devint diplômé, et il étudia les beaux-arts. Ses parents n'étaient que d'habiles commerçants et sa famille adoptive se composait seulement de petits fonctionnaires. Mais, lui, Georges, était devenu un jeune peintre d'Avant-Garde. Pourtant, ce lointain passé restait présent à son esprit. Et je m'expliquais un peu le style de ses tableaux. Et surtout, je comprenais la sourde tristesse peinte sur son visage.

« Que penses-tu des Juifs ? », me demanda-t-il à brûle-pourpoint, et sur un ton mêlé d'ironie et de désinvolture (je crois même qu'il avait appuyé sur le dernier mot). Pris de court, j'essayais de fuir mon regard du sien. Un silence, long, succéda à sa question. Couché à ses côtés sur le divan, j'étais parvenu à fixer des yeux le plafond. Je prêtai une vive attention à un combat de mouches, points noirs sur le blanc sale de la peinture. En vérité, que lui répondre ? C'est alors que Georges quitta sa place d'un mouvement rapide (je le sentis) et de ces lèvres tombèrent ces mots, prononcés sur un ton mi-interrogatif, mi-affirmatif : « Tu es antisémite ? ». Et, fiévreusement, il se mit à parler, comme pour lui seul, sans me regarder. Il avançait jusqu'à la lucarne et je voyais alors son dos légèrement voûté. Puis, il revenait, l'œil halluciné, fumant cigarettes sur cigarettes.

Je m'étais levé sans qu'il y prît garde. Il débitait son monologue de persécution, comme un acteur odéonien. Je souffrais trop de le voir sous ce jour. Il fallait pour lui et moi faire quelque chose. J'avais éprouvé pour lui beaucoup d'amitié (et même un peu plus). Cette fois, au fond de moi, je savais l'aimer pour cette souffrance qu'il ressentait et qu'il voilait d'ironie mordante ou d'humour, selon les circonstances. Je me jetais donc dans ses bras, comme l'héroïne du plus ridicule film d'amour américain. Puis, je pris sa main brûlante dans les miennes, et l'embrassais avec passion.

Dégrisé subitement, son visage s'était tourné vers moi.

Il y avait dans ses prunelles comme un brouillard d'eau. Un peu plus tard, il s'excusa de ses paroles et nous allâmes dans un cinéma du quartier qui affichait un film comique. Jamais plus, il ne fit allusion à cette après-midi. Mais, parfois, dans sa chambre, il attirait de ses mains mon visage près du sien. Et il me regardait de toute la force de ses prunelles. Quant à moi, je sentais la chaleur de ces mêmes mains contre mon cou, mes joues, et j'éprouvais, au fond de moi, l'apaisement et la douceur tant désirées depuis l'enfance.

Le chat continue à me regarder. Non, rien n'a changé, tu n'es pas parti, Georges. Cette rupture, je l'ai imaginée; il le fallait bien. Et voici qu'un coup de sifflet m'apprend la fermeture du parc. C'est aussi un coup de sifflet qui nous a séparés pour toujours, ce soir-là.

J'étais arrivé en avance à notre dernier rendez-vous. Depuis un quart-d'heure, je me promenais à travers l'allée. Soudain, un bruit de souliers maladroit heurte les cailloux, épars dans le sable. Une silhouette blanche se découpe sur la nuit. C'était toi, Georges, engoncé dans ton imperméable. Après un échange de banalités, tu m'appris ton prochain départ pour Rome. Tu devais y exposer l'ensemble de tes dernières toiles. Comme tu étais heureux, gai, à cette perspective! Comme tes paroles me faisaient mal! Après, nous nous sommes regardés, et tu m'as demandé si je ne regrettais rien. Un instant, un plissement de traits, dans ton visage, une lueur dans tes yeux, m'ont fait découvrir le fond de tes sentiments : toi, tu regrettais déjà. Je répondis non, sur un ton sec. Alors, tu me dis adieu. J'avais baissé la tête pour éviter la chute des gouttes de pluie sur ma face. Quand je l'ai relevée, le bruit de tes souliers ferrés décroissait déjà dans l'allée. J'ai eu du mal à reconnaître la tache claire de ton imperméable dans la nuit.

C'est tout. C'est peu, n'est-ce pas ? Je quitte cette allée. Un peu plus loin, sous les arbres, il y a une pièce d'eau. Je m'efforce parfois d'y apprivoiser le reflet de mon visage. Aujourd'hui, une vase de regrets en recouvre la surface. Je me dis que là est l'image du marécage de ma propre vie. Autrefois, l'eau était transparente. Dans le fond, s'agitaient des poissons rouges. A la surface, flottaient des nénuphars.

— Excusez-moi, Monsieur, mais on ferme.

Le gardien s'est approché. Il porte un uniforme usé, comme son visage. Une moustache essaie de lui donner un

peu d'autorité. Il doit être très âgé. Son regard, de moi, glisse à mes pieds : « ah! c'est bien triste de mourir dans la pleine force de l'âge. » Il lit : « M. Georges Orowitch. »

La tête me tourne. Pourquoi parle-t-il de mort, de tombes ? Je vais me précipiter sur lui. Il n'a pas le droit d'enfermer Georges dans une tombe et de prendre ce parc pour un cimetière.

*

**

Sur un coup de sifflet, deux infirmiers se précipitèrent sur l'un des malades. C'était un petit vieillard qu'on eût cru inoffensif, mais il cherchait à étrangler son partenaire. Celui-ci, du même âge environ, vociférait qu'il était gardien de cimetière. On parvint enfin à les séparer. Le malade, les bras prisonniers d'une petite camisole, les jambes attachées au lit par des courroies, délira deux jours. Il lançait des mots incohérents dans son délire. Puis, peu à peu, la conscience lui revint. Le passé exact aussi.

Il se rappelait n'avoir jamais rompu avec Georges. Celui-ci s'était bien envolé pour l'Italie, mais l'avion avait pris feu à haute altitude, et lui, il avait perdu la raison. Quand le psychiatre eût constaté la fin du délire, il autorisa le malade à revenir dans la salle publique.

A son entrée, après un rapide coup d'œil sur les deux rangées de tables, disposées en file indienne de chaque côté de la salle, il se dirigea vers le piano, situé dans un renfoncement. Devant l'instrument, un garçon était assis. Le petit vieillard s'approcha du pianiste. Il vit de longs doigts fuselés courir sur les touches du clavier. Sur le dos de l'une des mains, à la naissance des doigts, il aperçut une cicatrice transversale. Le pianiste s'était-il blessé d'un rasoir ou d'un couteau, dans un geste maladroit ?

Songeur, il s'éloigna. Il se disait qu'il avait soixante ans, il avait perdu la mémoire de son âge, et il se savait enfermé ici à perpétuité. Machinalement, son regard s'était tourné vers la fenêtre. Sur la double vitre, un jeune homme blond promenait sa main, dans une ébauche de caresse. Le visage du garçon était d'un teint crayeux. Des gouttes de sueur humectaient son front. Son regard semblait absent de ce monde, perdu dans un rêve qui, peut-être, lui rappelait un autre univers, mais il avait perdu la clef de cet univers. Comme le vieillard, il était prisonnier de cette clinique psychiatrique. Il était capturé.

La nuit tomba. Une nuit froide d'hiver. Des verres s'étaient brisés avec fracas. Ou entendait proférer des jurons. Des cris trouèrent l'obscurité. Mais vite des pleurs leur succédèrent. Le vieillard, sous les couvertures, se remua dans son lit. Il ne parvient pas à endormir sa peur. Il imagine... Une haute bâtisse blanche s'enfonce dans les eaux de la nuit. Et il n'y a plus personne à bord. Le naufrage est inévitable. Un vieillard hurle dans la nuit dans une clinique psychiatrique. Il rêve autour d'un prénom oublié.

ANDRÉ CLAIR.

RELIURES

1966-1967

La reliure : 14 F

ENFIN! le livre le plus demandé :

MARCEL GUERSANT

JEAN-PAUL

Ed. de Minuit — 16,50 F (avec port : 19 F)

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

LA CONTRACEPTION

AU SERVICE DE L'AMOUR

par le Dr LAGROUA WEILL-HALLÉ.

Tout ce qui contribue à apporter, dans la vie sexuelle, clarté et franchise, recueille l'adhésion sans réserves d'*Arcadie*. Les drames — petits ou grands — que provoque, pour beaucoup d'homosexuels, la nature particulière de leur désir, ne les rendent ni sourds ni aveugles à tous les autres drames que connaissent les couples « normaux » : peur de l'enfant non désiré, diminution du plaisir après plusieurs années de vie commune, manque de synchronisation entre les réflexes de l'homme et de la femme... sans parler de cet absurde et paralysant « tabou » qui, depuis l'avènement du christianisme, condamne tant de couples à l'ignorance et à l'insatisfaction faute de pouvoir aborder lucidement ces questions.

C'est dire que le nouveau livre du Dr Lagroua Weill-Hallé, enrichi de commentaires par le Dr Valensin (1), retient notre attention la plus éveillée. Mme Weill-Hallé n'est pas une inconnue pour les *Arcadiens*, qui se rappellent sa *Grand'peur d'aimer* (2). Quand au Dr Valensin, on a eu l'occasion de signaler ici à plusieurs reprises le libéralisme et l'intelligence de ses prises de position en matière de sexualité (3).

Si les techniques de la contraception, qui font l'objet essentiel de ce livre, n'intéressent qu'indirectement les lecteurs d'*Arcadie* (sauf ceux qui sont mariés et qui sont plus nombreux qu'on ne serait tenté de le croire), les problèmes de l'harmonie sexuelle du couple leur sont, par contre, familiers. Il y a même des chapitres sur les « amitiés par-

(1) Dr Lagroua Weill-Hallé : *La contraception au service de l'amour*. Préface du Dr A. Soubiran. Commentaires sur la sexualité par le Dr Valensin. Paris, éd. Guy de Monceau, 1966, in-8°, 250 p. Prix : 20 F.

(2) *Arcadie*, n° 88, p. 228.

(3) N°s 88, 127-128, 147.

ticulières » (lesbiennes), sur les « habitudes solitaires » et sur le « rapport anormal » qui abordent un domaine voisin de celui d'**Arcadie**, et où les auteurs font preuve du plus grand tact.

Ce livre fera beaucoup de bien. Nul doute qu'il suscitera, de par sa franchise même, beaucoup de critiques de la part des gens qui confondent moralité sexuelle et hypocrisie verbale : ce sera la preuve qu'il s'attaque à la racine du mal, qui (on ne se lassera jamais de le répéter ici) est le « tabou » dont sont frappés, dans notre civilisation, toutes les questions sexuelles. Mme Weill-Hallé et le Dr Valensin travaillent pour le bonheur de l'humanité; à ce titre, **Arcadie** les salue, de l'autre côté de la rue, avec toute son estime et toute sa sympathie.

MARC DANIEL.

QUE LA VIE EST UNE FÊTE

A l'auteur qui n'aime guère **Arcadie** et ne perd pas une occasion de le dire faisons un plaisir extrême : parlons de lui.

L'exhibitionnisme, dieu lare de son foyer n'est-il pas de règle dans un mariage aussi démoniaque ?

Ici également ne manque ô Rimbaud ni la Vierge folle, ni l'époux infernal et même les deux emplois sont tenus à tour de rôle.

De ce couple qui joue, à longueur de vie, « Qui a peur de Virginia Woolf », il ne faut pas parler sans pincettes.

Un solide estomac peut seul digérer ces peu ragoûtantes querelles. Hélas Carythis n'a pas la plume acérée de son mari et notre plaisir n'est pas entier.

Quel gloire y a-t-il pour M. Godeau à triompher de sa cuisinière et quel mince péril !

Ceci dit et la part faite qui n'est hélas pas mince, aux redites et rabâchages, il n'est pas sans intérêt de se laisser porter au fil de ces chroniques.

Magnifier le quotidien, fût-il sordide, a toujours été le propos de l'auteur et il y excelle.

Il excelle aussi à parler de l'homosexualité, du plaisir, de la fête des corps, à célébrer la chair que tant d'autres rabaisent.

(1) Gallimard. Prix : 19 F.

Le livre s'ouvre sur un magnifique : « Il y a un temps pour cueillir la rose », suivi de « Regain de jeunesse » et « Que mon cœur est une cible ».

Au terme d'une chasteté de cinq années et de 56 à 61 semble-t-il, Jouhandeau connaît à soixante-treize ans une nouvelle aventure amoureuse avec un espagnol de vingt-huit ans, « Bénito ».

Gérontophilie, voilà bien de tes coups !

Doux émoi et en dépit de quelque coquetterie de Marcel, la place est vite emportée.

« Ni les enfants, ni les jeunes gens ne m'intéressent », proclame Bénito. Ce qui me ravit, c'est d'approcher des hommes de qualité que la vie a marqués et de les contempler au moment où en moi ils retrouvent avec ravissement quelque chose de leur jeunesse.

Quant à M. Godeau, en bon masochiste catholique, il essaie de se reprendre.

« Je me faisais horreur à me retrouver », écrit-il tel que j'avais si longtemps, par respect pour moi, renoncé à être.

Il confesse toutefois : « Cette déception relevait beaucoup plus de mon orgueil que d'un scrupule de conscience. »

Et plus loin : « Comment la volupté serait-elle un mal... du moment ... que le cœur tempère la violence de nos élans par un afflux de tendresse ? »

O le bon apôtre, et comme il sait à ravir se mortifier d'exquise façon, se reprendre pour mieux reconquérir.

C'est un jeu où, très jeune encore, je me suis laissé duper et j'ai en piètre estime ceux qui s'y adonnent. Il est vrai que les jeunes gens de ce temps sont peut-être moins vulnérables et comme ils ont raison.

Et Jouhandeau de continuer à dévider grain à grain le chapelet de sa chronique, en se mettant sans cesse sous le meilleur jour, dans la posture la plus favorable.

Sa mort seule y mettra un terme, mais découvrira-t-il auparavant son archétype : l'Adam de la Sixtine qu'il avoue n'avoir rencontré qu'en rêve ?

En attendant laissons-le poursuivre son chemin parfois un peu aride, parfois d'une beauté réelle et laissons-le pour finir répondre de ce beau sophisme : « Le péché seul nous rend humain, nous permet une sympathie entière envers une espèce aussi fragile, aussi vulnérable que la nôtre. »

Que le ciel épargne à ceux qui nous sont chers l'amour d'un homme de lettres ! Amen.

SINCLAIR.

N.B. — Peut-être, quelque jour, notre ami Amar ajoutera-t-il pour notre délectation à sa galerie d'homophiles mariés la peinture de ce couple si proche de Goya.

LA VILLE ET LES CHIENS

de MARIO VARGAS LLOSA.

La ville c'est Lima (1); les chiens ce sont les élèves ou cadets (on dit parfois en France les bizuths) d'une école militaire de la capitale péruvienne.

Mais symboliquement ce sont tous les adolescents de cette académie militaire et Dieu sait s'ils méritent bien ce nom au sens le plus violent des Ecritures.

Ce pourrait aussi être les désarrois de l'élève Tørless au Pérou, si l'univers feutré, hivernal et brumeux de Musil ne s'opposait aux fanfares péruviennes et au soleil des tropiques.

Au moins dans notre esprit car Lima, sur le conseil perfide des Incas, a été fondée à l'endroit le plus obscurci de brouillard et de grisaille.

Le rôle de Basini, du souffre-douleurs de Tørless est ici dévolu à un jeune bourgeois, Ricardo Arena, plus communément surnommé l'Esclave par tous ses condisciples.

Dans un monde de boue, de mensonge, de vol, de stupre, l'Esclave se refuse à jouer le jeu et cela lui coûte la vie.

L'auteur donne une peinture excellente de ce petit univers clos, aux règles strictes.

La cruauté, le déchainement des passions adolescentes surprendra toujours les adultes à la mémoire (volontairement ou freudiennement) courte.

Notre propre jeunesse devient si vite fadeur et contes bleues, prétexte à propos édifiants quand ce n'est pas à anecdotes douteuses.

Dans ces Enfants Terribles péruviens la boule de neige de Cocteau — climat oblige — devient une balle de fusil et la victime ne se relève pas pour accomplir une carrière littéraire aboutissant à l'Académie.

Dargelos c'est la Jaguar, un être que la vie a marqué très tôt en fréquentant la pègre de Lima, ses truands et ses bordels.

Plus puissamment armé que bon nombre de ses condisciples, il étend son autorité de fer sur les cadets de son année, se révolte contre les brimades des anciens et n'en fait peser que plus lourdement son joug sur ses compagnons de chaîne.

Le rôle du narrateur ou du témoin est confié à Alberto Fernandez, dit le Poète.

(1) *La ciudad y los perros*. Gallimard. Prix : 22 F.

Il a bien connu l'Esclave qui fut son ami, veut le venger et échoue devant le pharisaïsme des autorités, depuis le capitaine jusqu'au général podagre commandant l'école.

C'est qu'Alberto a commis de petits écrits licencieux, à ne lire que d'une main, qu'il vendait à ses camarades.

On a ainsi barre sur lui et le museler est un jeu d'enfant (ou plutôt d'adulte).

La version officielle sera donc consacrée : l'Esclave est mort « accidentellement » et, par la suite, l'aveu même du Jaguar, son meurtrier, ne pourra rien changer à la chose.

Sur le collège Léoncio Prado règne une assez pesante atmosphère de sensualité brute et exacerbée : le vocabulaire de ces jeunes gens est, comme il est de règle, plus proche du corps de garde que de l'Académie.

Le souvenir de ces communautés scolaires dont on a fort bien évoqué le souvenir l'automne dernier au cours d'une conférence, est assurément présent à l'esprit de plus d'un Arcadien.

Comment oublierai-je pour ma part une école du midi languedocien où j'ai dû, pour ma part, lutter durement pour échapper à la condition de l'Esclave.

Il m'est donc difficile de rester insensible à ces évocations.

L'œuvre de Llosa est intéressante, généreuse et assez belle, un peu trop touffue peut-être.

En contrepoint au monde des chiens, il traite assez longuement du monde des adultes.

Les familles, leur incompréhension (lot ordinaire des parents) aux conflits de leur progéniture, haines comme amours, reste totale.

Brochant sur tout cela, les tares du militarisme, mêmes causes engendrant mêmes effets, demeurent identiques sous toutes les altitudes. Entre des parents imbus de conventions, des officiers gourmés d'orgueil de caste, ces enfants, des ruraux pour la plupart, n'ont d'autre issue que la sexualité la plus bestiale.

Lorsque ces deux mondes sont brutalement mis en contact, un sur-saut de conformisme sauve la face, sauf chez le lieutenant qui paie de son éloignement une attitude plus courageuse.

Tout cela finira par faire d'excellents péruviens bien sûr — Echapper à une éducation sans être trop déformé par elle, tel doit être l'idéal — difficile à coup sûr — de tout élève.

Dieu nous préserve des prytanées.

SINCLAIR.

A PROPOS D'UNE REINE

D'ANGLETERRE

La pièce d'Anouilh, dont **Arcadie** a rendu compte, **Beckett ou l'honneur de Dieu**, comporte deux silhouettes de femmes particulièrement caricaturales, la reine-mère et l'épouse du Plantagenet Eléonore. « Fades perruches » a dit fort justement notre critique en décrivant les personnages.

Or, quelques connaissances du sujet me permettent de souligner les libertés que Jean Anouilh a prises avec l'histoire, et de rectifier l'idée que pourrait s'en faire le lecteur de l'article, ou le spectateur de la pièce.

Eléonore d'Aquitaine fut tout le contraire d'une « fade perruche » telle que l'a vue Anouilh. Elle fut en réalité une femme d'une beauté légendaire, d'une conduite hardie et romanesque, et d'une grande importance politique.

D'une beauté légendaire. Sa merveilleuse chevelure d'or a laissé un dicton encore populaire dans certaines régions de France : « C'est comme les cheveux d'Eléonore; quand il y en a plus, il y en a encore. »

D'une conduite hardie et romanesque. Elle accompagna en croisade son premier époux Louis VII, à vingt-cinq ans, « aux prises avec les difficultés d'une expédition incroyablement dure, exposée jour après jour aux vents, aux tempêtes et aux flèches des Turcs, à l'aridité des montagnes, au hasard des combats (1) » C'est là qu'elle noua à Antioche, si on en croit Guillaume de Tyr, une incroyable idylle avec son jeune oncle Raymond de Poitiers. Louis VII en fut si furieux qu'il remmena de force sa femme après dix jours, et — trait extraordinaire, même pour l'époque — lui fit porter les chaînes pendant une partie du chemin de retour ! Aragon s'en inspira pour un de ses plus beaux poèmes de guerre, « Eléonore aux Chaînes », où il assimile la France occupée à la noble et belle souveraine ainsi humiliée, mais indomptable.

D'une grande importance politique. Après avoir obtenu la séparation d'avec Louis VII pour une question de consanguinité, elle épousa Henri Plantagenet, en Angleterre, et fit par cette union trembler le trône

(1) Régine Pernoud : *Aliénor d'Aquitaine*. Ed. Albin Michel.

de France. Louis VII alla jusqu'à envahir la Normandie pour empêcher le réembarquement du royal couple, et en fut repoussé. Après quinze ans d'un bonheur conjugal sans nuages, après avoir été la conseillère écoutée du trône d'Angleterre, elle ira à Poitiers favoriser les Lettres et les Arts et commencera à y préparer une guerre opiniâtre pour les droits de ses enfants, les princes Henri et Richard, multipliant les voyages, les démarches, et finalement installant Blanche de Castille sur le trône de France.

Son mariage ne fut pas tant meurtri par l'amitié passionnée d'Henri et de Thomas Beckett que par l'adultère du Plantagenet avec la belle Rosemonde qui mit fin à quinze ans de bonne entente. Pour ce qui est du Chancelier, futur évêque et futur martyr, la meilleure biographe d'Eléonore, Régine Pernoud se contente de dire : « L'influence qu'exerçait cet homme âgé de quinze ans de plus que son époux n'était pas sans déplaire à Aliénor. Elle éprouvait à son endroit une sorte de rivalité jalouse... Pourtant, elle intervint en sa faveur. » Nous voilà assez loin des scènes de **Beckett ou l'honneur de Dieu** à propos d'un trop séduisant jeune ministre !

Mais ce qui intéressera plus particulièrement les Arcadiens, sans doute, ce sera d'apprendre que si l'amitié passionnée et même passionnelle d'Henri a été quelque peu poussée par Anouilh du côté de l'homosexualité, il existe dans la vie de notre héroïne un autre prince, authentiquement homosexuel celui-là, qui fut bien plus important que ses deux époux : son propre fils, le célèbre Richard Cœur de Lion qu'elle adora et pour qui elle lutta jusqu'à la mort de ce preux.

Séduisante et merveilleuse figure que celle de ce paladin qui tenait d'elle sa chevelure flambante comme une crinière, ce qui lui valut son surnom en sus de son invraisemblable courage, à la mode de l'époque.

Ce héros qui faisait voler les têtes sarrasines du haut de son palefroi a été un poète, un musicien, un curieux de tout : de la marine à voile, qu'il semble avoir pratiquée d'instinct, pa goût héréditaire d'Anglo-Normand; des entretiens théologiques; des ruines de l'Antiquité; et même, des scories brûlantes du Vésuve qu'il ramassait à pleines mains, au grand effroi de ses compagnons... Pour son mariage avec Bérengère, sa mère lui offrit une tunique de samit rose brodée de croissants d'argent, qu'il porta fort galamment avec « chapel écarlate » à plumes d'oiseau fixées par une agrafe d'or, paré ensemble de l'épée à pommeau gravé de deux lions et du luth en bandoulière.

Ce téméraire, qui ne craignait pas se brûler les doigts à la lave vésuvienne, brava d'un même cœur les flammes qui menaçaient Sodome ! Malgré la beauté de sa jeune épouse, il n'en cessa pas pour autant de courir les pages et les compagnons d'armes, surtout en Sicile. Deux fois en cinq ans, on le vit demi-nu, prosterné devant le porche d'une église, implorant le pardon de « ses péchés contre-nature ». On a conservé un lambeau de l'homélie à lui adressée :

— Souviens-toi de la chute de Sodome, Cœur de Lion ! Abstiens-toi de ce qui est défendu, sinon le Seigneur en tirera une juste vengeance.

Une charmante tradition veut que lorsque le jeune roi fut prison-

nier en Allemagne, son plus intime ami le poète et chevalier Jean II de Nesles — également célèbre par sa beauté et sa chevelure blonde d'Artésien — parcourut l'Allemagne en chantant de prison en prison les couplets qu'il avait composés avec Richard, jusqu'au jour où, du haut d'une forteresse, la voix du lion captif lui répondit... C'est ainsi que les deux amis se retrouvèrent, grâce à un chant sur viole.

Voilà quelques détails sur la femme et le fils d'Henri Plantagenet qui nous entraînent peut-être loin de Beckett et d'Anouilh mais qui, je pense, auront divertis nos lecteurs (2).

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

(2) Si Eléonore fut tourmentée deux fois dans sa vie par les tentatives de son époux et les pratiques déclarées de son fils, on peut évoquer deux autres Anglo-Françaises de sang royal, la mère et la fille, qui connurent successivement une épreuve de cet ordre : la première est Henriette, femme du roi Charles I^{er}, tant trompée par lui avec Georges Villiers qu'elle ne put avoir d'héritier qu'après la mort de Buckingham; la seconde est Henriette d'Angleterre, sa fille, qu'on crut jadis assassinée par le Chevalier de Lorraine, amant de son mari, « Monsieur ». On sait aujourd'hui qu'elle mourut d'une péritonite, mais l'intention criminelle n'a-t-elle pas existé chez le Chevalier ? A Marc Daniel d'éclaircir ce point toujours contesté de l'affaire...

GEORGE D. PAINTER

MARCEL PROUST

Ce deuxième volume révèle le vrai Proust « arcadien »

Ed. Mercure de France — 30 F

LE RELAIS DE L'ISLE DE FRANCE

Restaurant

CUISINE SOIGNÉE faite par le PATRON

Retenir sa table samedi et dimanche

« ARCADIENS de partout vous y serez chez vous »

44, RUE DE CHALON — PARIS-12^e

Tél. : 343-50-14

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

PARKING GRATUIT ASSURÉ